

Nouveautés

Number 103, Fall 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58553ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

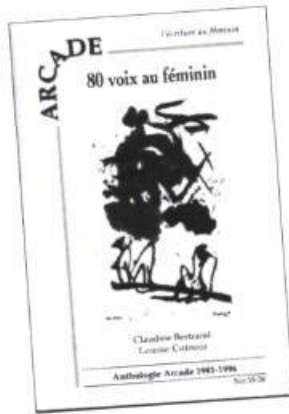
[Explore this journal](#)

Cite this review

(1996). Review of [Nouveautés]. *Québec français*, (103), 4–19.

ANTHOLOGIE
 Claudine BERTRAND
 Louise COTNOIR
 Gilles DORION
 Yolande GRISÉ
 Jeanne d'Arc LORTIE
 Gilles PELLERIN
 BIOGRAPHIE
 Anne-Marie SICOTTE
 CHRONIQUES
 Gilles ARCHAMBAULT
 Antonine MAILLET
 CONTES
 Claude DAIGNEAULT
 Daniel LAMBERT
 ESSAIS
 Louis AUBERT
 Jean-Jacques BARRÈRE
 Nathalie COLLARD
 Lydia DEVOS
 Michel GERMAIN
 Jean MARCEL
 Pascale NAVARRO
 Michel ONFRAY
 Christian ROCHE
 Anne SAUVANARGUES
 Henry David THOREAU
 ÉTUDE
 Bertrand LEMONNIER
 MÉMOIRES
 Paul MICHAUD
 MONOLOGUES
 Marc FAVREAU
 NOUVELLES
 Jean DAIGLE
 Maurice HENRIE
 Christiane LAHAIE
 Docteur LANDRY
 Lili MAXIME
 NOUVELLES TECHNOLOGIES
 Jean-Michel CEDRO
 Jean-Claude GUÉDON
 Danny J. SOHIER
 PÉDAGOGIE
 Marie-France DANIEL
 Nicole De GRANDMONT
 Michael SCHLEIFER
 POÉSIE
 Fernand DUMONT
 Luc LECOMTE
 Lorraine POMINVILLE
 REVUE
 JEU
 ROMANS
 Marie AUGER
 François BARCELO
 Roland BOURNEUF
 Sylvie CHAPUT
 CHIMO
 Marie-Danielle CROTEAU
 Anne DANDURAND
 Alain GAGNON
 Claude JASMIN
 Stanley PÉAN
 Louise SIMARD
 Georges SINOÛÉ
 THÉÂTRE
 Denise BOUCHER
 Elizabeth BOURGET

▼ ANTHOLOGIES



80 voix au féminin.
 Anthologie Arcade
 1981-1996
 Claudine BERTRAND et
 Louise COTNOIR
 Trois-Rivières, Arcade,
 n°s 35-36, 1996, 279 p.

s'ils consultaient ce livre-kaléidoscope. Et ce n'est pas là le moindre mérite de cette anthologie...

CHRISTIANE LAHAIE



Dix ans de nouvelles.
 Une anthologie québécoise
 Gilles PELLERIN (prés. par)
 L'instant même, Québec,
 1996, 257 p.

L'Anthologie célèbre d'une façon toute spéciale les quinze ans de parution de la revue *Arcade*, consacrée à l'écriture au féminin. Comme le souligne Claudine Bertrand dans son introduction à l'ouvrage, une telle longévité pour une revue littéraire québécoise relève de l'exploit, à plus forte raison s'il s'agit d'une revue consacrée exclusivement à l'écriture des femmes. Car il faut bien l'avouer, la littérature au féminin est encore marginalisée...

Or, dans ce numéro double de la revue *Arcade*, on trouve pourtant une grande variété de genres (poésie, nouvelle, prose poétique, essai, etc.), de même que des auteures qui depuis le début des années 80 occupent, malgré tout, le paysage littéraire québécois. Parmi les auteures représentées, on reconnaît Anne-Marie Alonzo, Louise Blouin, Louise Cotnoir, Anne Dandurand, Hélène Rioux et Louise Warren, entre autres. Et ce qui frappe encore davantage le lecteur ou la lectrice qui parcourt ces pages, c'est l'immense diversité de styles issus de cette écriture dite « féminine ». Tous ceux qui voudraient enfermer l'écriture des femmes dans une quelconque catégorisation éprouveraient bien des difficultés à le faire

Le genre de la nouvelle soulève deux réflexions, deux points de vue, à son premier abord : sa relative marginalité au sein de la littérature, liée à une méconnaissance chez les lecteurs, fidèles au roman, et l'essor tout de même remarquable depuis quelques décennies de cette forme littéraire, principalement au Québec. Malgré des publications relativement importantes au Québec, la diffusion des nouvelles et des recueils de nouvelles demeure très marginale. Souvent, ce genre est perçu comme un passe-temps, un loisir littéraire ou un genre mineur (voire un sous-genre). Cependant, depuis dix ans, une maison d'édition a surmonté tous les obstacles en ne publiant à peu près que de la nouvelle ; ayant pignon sur rue à Québec, l'éditeur L'instant même est reconnu pour sa contribution au développement et à la diffusion de la nouvelle québécoise.

Après une décennie de publication, le directeur littéraire de L'instant même, Gilles Pellerin, a rassemblé vingt-six textes pour former une œuvre composite et marginale : une anthologie (avec la subjectivité qu'elle suppose). Ce brin d'audace se concrétise en ce panorama des publications de

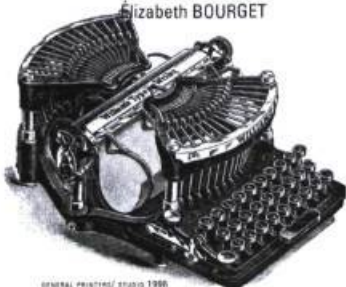
L'instant même depuis dix ans : on y retrouve autant des noms connus en littérature québécoise que des écrivains d'un seul recueil (ce qui ne discrédite pas leur œuvre pour autant !). Les Beaumier, Pellerin et Yance côtoient les Daviau, Dufour et Lahaie, les Bourneuf, Henriette et Bergeron ; les nouvelles fantastiques se frottent au réalisme de textes de la quotidienneté. Le résultat est fascinant autant pour le lecteur initié que pour le profane qui désire s'ouvrir à cet univers qu'est la nouvelle.

Évidemment, il s'agit d'une anthologie préparée pour souligner les dix ans de L'instant même ; il ne faut pas s'attendre pour autant à une anthologie de la nouvelle au Québec, puisque ce ne sont pas tous les écrivains qui ont transité par cette maison d'édition, malgré l'importance qu'elle occupe dans ce créneau bien particulier. De plus, les courtes notes bio-bibliographiques situent les auteurs et le texte choisi, mais la richesse du lien qui existe entre la nouvelle et son recueil est nécessairement évacuée par les contraintes de l'anthologie. Ces *Dix ans de nouvelles* constituent hors de tout doute une entreprise fort attendue et bien menée, mais surtout une réalisation importante pour l'essor de la nouvelle québécoise.

RENÉ AUDET

Les meilleurs romans québécois du XIX^e siècle
 Édition préparée par
 Gilles DORION
 Tomes I et II
 Fides, Montréal,
 1996, 1092 p. et 1135 p.

Depuis quelques années, de nombreux travaux consacrés à la littérature québécoise ont été réalisés. Le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* et *La Vie littéraire au Québec*, entre autres, ont contribué à mieux faire connaître une littérature à la richesse insoupçonnée. Les éditions Fides ont réuni en deux volumes, sous la direction de Gilles Dorion, une anthologie des meilleurs romans québécois du XIX^e siècle. Le premier volume contient



GENERAL PRINTING / STUDIO 1986

six romans : *L'Influence d'un livre* (1837), de Philippe-Ignace Aubert de Gaspé, *Les fiancés de 1812* (1844), de Joseph Doutre, *La fille du brigand* (1844), d'Eugène L'Écuyer, *La terre paternelle* (1846), de Patrice Lacombe, *Une de perdue, deux de trouvées* (1849-1851 et 1864-1865), de Georges Boucher de Boucherville et *Charles Guérin* (1853), de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau.

Le second volume réunit *Jean Rivard, le défricheur* suivi de *Jean Rivard, économiste*, d'Antoine Gérin-Lajoie (1862 et 1864), *Les anciens Canadiens* (1863), de Philippe Aubert de Gaspé, *Jacques et Marie* (1865-1866), de Napoléon Bourassa, *L'intendant Bigot* (1862 et 1864), de Joseph Marmette et *Angéline de Montbrun* (1881), de Laure Conan.

Certains titres nous sont familiers. D'autres, à défaut de rééditions récentes, étaient tombés dans l'oubli. Romans historiques, romans d'aventures, romans de la terre, ces ouvrages tous différents sont pourtant représentatifs et significatifs d'une époque, celle d'une littérature en devenir.

Les étudiants trouveront dans ces volumes de précieux outils de travail et de référence, guidés par les annotations concises de Gilles Dorion, les autres passeront d'agréables heures de lecture, plongeant au sein de la Nouvelle-France, descendant jusqu'en Louisiane, ou bien encore partageant l'exode des Acadiens.

Dans une période où la question identitaire est plus que jamais au cœur du débat politique et culturel, cette anthologie qui opère un retour aux sources de l'imaginaire québécois nous apparaît plus que nécessaire.

KATIA GARRIDO

Les textes poétiques du Canada français 1606-1867
Yolande GRISÉ et
Jeanne d'Arc LORTIE
avec la collaboration
de Pierre SAVARD
et Paul WYCZYNSKI
Fides, Montréal,
1996, 797 p.

Le volume 9 des *Textes poétiques* vient à peine de paraître que déjà les compilateurs nous promettent la publication des trois derniers volumes, le tout accompagné d'un supplément regroupant les pièces retrouvées tardivement, pour l'an 2000. Au terme du projet, ils auront donc rendu accessibles aux chercheurs quelque trois mille poèmes répartis sur une période allant de 1606 à 1867, année que marque la Confédération canadienne.

Le présent volume couvre une séquence de deux années seulement : 1861-1862. Encore une fois, le Français Adolphe Marsais s'illustre comme le principal versificateur, avec cent quarante pièces des deux cent quatre-vingt-trois répertoire ici. Sa poésie, centrée surtout sur la sphère publique, est polarisée par des événements politiques, tant canadiens qu'étrangers, comme la guerre de Sécession, l'invasion possible du Canada, etc. De jeunes poètes, tels Louis Fréchette et Pamphile Lemay, accordent parfois leur lyre à celle de Marsais, par exemple pour vanter le mérite des compagnies de volontaires, notamment celui des Voltigeurs de Salaberry fils. Ils vont toutefois davantage orienter leur production vers des sujets plus intimes. En effet, sans pour autant délaisser la veine nationaliste ou encore la poésie à thématique sociale — pensons, entre autres, au *Jude et Grazia* (1861) de Louis-Joseph-Cyprien Fiset, dans lequel l'auteur prône les bienfaits de la colonisation et brosse un sombre tableau de l'émigration aux États-Unis —, ils exploitent une thématique toute personnelle, empreinte de nostalgie et de vague sensualité. Cette dichotomie, intimisme/nationalisme, marquera leur production

future et annonce les deux principales sources d'inspiration auxquelles viendront s'abreuver les poètes dans les prochaines décennies : le Cœur et la Patrie.

HÉLÈNE MARCOTTE

▼ BIOGRAPHIE

Gratien Gélinas.
La Ferveur et le Doute
Biographie, Tome II
Anne-Marie SICOTTE
Québec/Amérique,
Montréal, 1996, 296 p.

Après avoir couvert dans un premier tome, paru en 1995, les années 1909-1956 de la vie professionnelle et personnelle de Gratien Gélinas, Anne-Marie Sicotte poursuit sa biographie du père d'un théâtre québécois d'inspiration nationale en suivant à la trace les années 1957 à 1995. Qu'elle soit la petite-fille même du créateur des *Fridolinades* et de *Tit-Coq* n'a pas réduit son impartialité, mais lui a valu l'avantage considérable d'avoir accès à ses archives qui venaient d'être classées par Christine Guindon, à sa correspondance très variée et à son journal de création. Ce journal — que l'on souhaite voir publié — témoigne de façon régulière des doutes lancinants de Gélinas face à l'écriture, de ses perpétuelles remises en question ainsi que de sa ferveur constante dans des activités multiformes.

L'auteur crée la satire mordante *Bousille et les justes* en 1959, *Hier, les enfants dansaient*, en 1966, une pièce politique opposant un père fédéraliste à son fils flirtant avec le terrorisme, et *La Passion de Narcisse Mondoux*, en 1986, une histoire amoureuse teintée de féminisme de personnages de l'âge d'or. Il faut aussi compter les versions anglaises de ces trois pièces, la publication de quatre volumes de *Fridolinades* (1980-1990) et les reprises de *Tit-Coq* et d'une sélection de *Fridolinades* au théâtre et à la télévision, ainsi que ses activités de traducteur dont de *Rita Joe* mais également, avec Gil Courtemanche, de la comédie musicale *Hair* en

1970. Ses activités d'administrateur sont aussi très variées et importantes : en 1957, il incorpore Le Théâtre de la Comédie Canadienne et La Comédie Canadienne, théâtre et organisme destinés surtout à la création de pièces d'auteurs canadiens. C'est le même désir de « contribuer à l'édification d'une culture d'identification nationale », au cinéma cette fois, qui l'anime au cours de ses deux mandats de cinq ans à la présidence de la SDICC, Société de développement de l'industrie du cinéma canadien, de 1969 à 1978. Son activité de metteur en scène et de comédien surtout est très diversifiée : en plus de rôles dans ses propres pièces, il joue entre autres dans des créations de Marcel Dubé et de Guy Dufresne, et dans des téléfilms et films tels que *Bonheur d'occasion* et *Les Tisserands du pouvoir* de Claude Fournier et *Agnes of God* de Norman Jewison. De 1986 à 1995, il a joué plus de 500 fois, dont à New York, dans les versions française et anglaise de *La Passion de Narcisse Mondoux*. Ce fut d'ailleurs son dernier rôle, à part celui, émouvant, à l'âge de 84 ans, du vieux Jean-Baptiste Laframboise. Cet épisode, enregistré en 1993, passera dans le cadre de quatre émissions de la télévision de Radio-Canada consacrées aux *Fridolinades*, en 1995. Depuis, ce pionnier de premier plan du théâtre d'ici semble « réfugié dans un monde imaginaire ».

La biographie fait la part des choses et nous révèle sans complaisance des aspects moins reluisants de sa personnalité ou des erreurs de conduite dans sa vie professionnelle : par exemple, le refus de créer *Les Belles-Sœurs* de Michel Tremblay à la Comédie Canadienne, ses réserves quant au film *Les Ordres* de Michel Brault, ses sautes d'humeur exécrables dans ses fonctions de metteur en scène, ses rapports amoureux passionnels et orageux avec la comédienne Huguette Oligny au sujet de laquelle des pages sévères sont écrites.

Tout comme le tome I, cette biographie inscrit Gratien

Gélinas dans le contexte socio-culturel du large pan d'histoire qu'elle couvre comme dans le détail de faits individuels et familiaux. Une riche iconographie de 82 photos complète heureusement cette biographie capitale parmi les études sur cet homme de théâtre complet.

GILLES GIRARD

▼ CHRONIQUES

L'Île-aux-Puces.
Commerages
Antoine MAILLET
Leméac, Montréal,
1996, 224 p.

Depuis 1992, les personnages du vaste monde littéraire d'Antoine Maillet ont leur port d'attache : l'Île-aux-Puces, dans la baie de Bouctouche. C'est là, au « Pays de la Sagouine », que l'« Acadie imaginaire » de la célèbre romancière « s'en vient se raconter », « chaque année, à la belle saison » (p. 8) : ce sont les monologues et les dialogues alors entendus que nous propose le dernier-né de l'auteur de *La Sagouine*, précisément intitulé *L'Île-aux-Puces*. Dans une série de 26 textes courts, Maillet remet en scène ou n'évoque pas moins d'une centaine de ses personnages, tous plus hauts en couleur les uns que les autres. On retrouve ainsi les Mariaagélas, les Claraagélas et les Follagélas, les Bessoune, les Catoune et les Piroune, les Élie à Jude, les Thaddée à Louis et les Pierre à Tom, sans compter bien sûr les Sagouine, les Veuve à Calixte, les Gapi et Sullivan, les Crache-à-Pic... À nouveau, le lecteur peut goûter la verve plantureuse dont il se régale depuis près de 40 ans.

Sous-titré *Commerages*, *L'Île-aux-Puces* s'ouvre en beauté avec les quatre tableaux de la Sainte, qui affirme sans broncher : « Je m'ai jamais mêlée des affaires des autres » (p. 13), ce qui ne l'empêche nullement de furrer son nez partout et de faire de son salut l'unique quête de sa vie tout en médissant et en calomniant à qui mieux mieux. Une modeste condition sociale, qui

voisine parfois avec la pauvreté, est bien sûr le lot de tout un chacun, mais jamais l'humour n'est absent de ces tableautins où triomphe le parler populaire typique des personnages d'Antoine Maillet. On réussit de la sorte à « séparer le bon grain de l'ivresse » (p. 20) et à garder sa « pension de déshérité social » (p. 29) grâce à « la pire équation » gouvernementale (p. 30), même « en pleine inflammation économique » (p. 29). Et comme « l'avenir, c'est ce qui ressemble le plus au passé » (p. 192), aussi bien se débrouiller dans la vie comme « gardien de nuit le jour » (p. 116) et mieux vaut être une sage-femme sorcière, guérisseuse et diseuse de bonne aventure, comme Marie-Gallante (p. 189), que « psychologue psychothérapeutique » (p. 192) : tous n'appartiennent d'ailleurs pas à la génération des « baby-bloomers » (p. 178).

Ces commerages sont inégaux, certes, mais aucun ne laissera indifférent, y compris le dernier, « Barbe », où l'on voit une morte assister à ses propres funérailles, en riant pour ainsi dire dans sa barbe, attribut derrière lequel on ne peut s'empêcher de reconnaître le profil de l'inépuisable et savoureuse conteuse qu'est Antoine Maillet.

JEAN-GUY HUDON

Dernières chroniques
matinales
Gilles ARCHAMBAULT
Boréal, Montréal,
Coll. Papiers collés
1996, 167 p.

C'est relativement léger, comme doivent l'être des chroniques matinales. Ce n'est pas le moment de lancer de grandes tirades philosophiques, mais plutôt de bavarder de choses et d'autres à propos du quotidien, des travers et manies de ses contemporains, des anomalies, petites, du monde actuel. On renoue toujours avec un égal plaisir avec

Gilles Archambault, rêveur et poète à sa façon, dans ses *Dernières chroniques matinales*. Chacun des 73 textes réunis ici, lus à CBF-Bonjour de Radio-Canada, compose une véritable saynète, avec acteurs et figurants, répliques et décor compris. On y redécouvre un mélancolique, un distrait, un inquiet, un angoissé même, que la vie intimidée ou effraie un peu, que le vieillissement guette, l'écrivain intimiste qui nous livre sa bibliothèque personnelle, ses auteurs de prédilection. Nous prenant constamment à témoin, Archambault nous fait partager ses questionnements, nous fait éprouver ses joies et ses désirs, ses craintes et ses peurs, et son humour surtout, qu'un don exceptionnel d'observation et un savoureux sens de la réplique nous permettent de goûter comme des complices. Regardant un film de Woody Allen, il livre sa définition de l'humour : « Incisif mais tendre, corrosif mais habité par la douceur des choses, attendri, jamais réducteur » (p. 94). Cet humour fin, spirituel, presque sensuel, nous est servi dans la manière de mener ses récits de vie, et principalement dans le trait final, inattendu mais toujours attendu, courte phrase, ironiquement lapidaire parfois, qui déclenche le sourire, un trait final comme une signature. Un seul regret : que ces chroniques soient les dernières.

GILLES DORION

▼ CONTES

Miroirs magiques.
Contes thérapeutiques
Daniel LAMBERT
Coll. « Psy populaire »
Les éditions JCL inc.,
Chicoutimi
1996, 153 p.

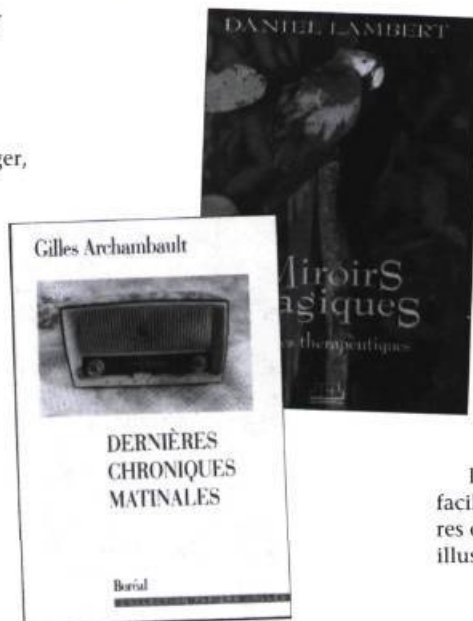
« Le conte thérapeutique, ou histoire métaphorique, peut s'avérer un outil puissant dans l'actualisation de ses propres ressources intérieures. Ainsi la narration d'une histoire appropriée permet souvent de percevoir un problème sous un angle nouveau et suggère des solutions sur la façon de le résoudre » (p. 15).

Telle est, au fond, la motivation du psychologue Daniel Lambert. Si les mots ont parfois le pouvoir de divertir, de faire rire, de faire peur ou de faire pleurer, ils ont aussi le pouvoir de guérir. Voilà pourquoi les vingt et un contes thérapeutiques tiennent en équilibre sur un vocabulaire et une écriture que l'auteur voulait calculés.

La préface de Michel Dufour (l'auteur du best-seller *Allégories pour guérir et grandir*) ouvre la porte sur une introduction de Daniel Lambert. Ce dernier livre alors ses réflexions sur la puissance insoupçonnée des mots et sur le souffle de vie, partage ses souhaits avec le lecteur, lui indique comment utiliser le recueil : bref, l'auteur nous prépare à lire la double histoire qui va suivre.

Double histoire, car les contes thérapeutiques sont intégrés dans un second récit : au cours d'une promenade dans un parc, une jeune fille malheureuse rencontre une vieille dame qui lui raconte une « fable » ; leurs rendez-vous, tout comme les contes, se multiplient au fil du temps jusqu'à ce que la jeune fille rompe le silence qui retenait prisonnière la cause de son malheur.

Le texte est d'une lecture facile et agréable : gros caractères d'imprimerie, images qui illustrent chaque conte, table



des matières qui cible le ou les rôles de chacun des récits, index thématique, etc. Papillons, souris, lions, tourterelles, loups et éléphants ne sont que quelques-uns des animaux anthropomorphes qui peuplent les contes et qui, la lecture terminée, ne cessent « d'intriguer, d'intéresser et d'amener l'auditeur ou le lecteur à se questionner, à réfléchir » (p. 25).

JENNY LANDRY

Noëls, autos et cantiques.
Contes
Claude DAIGNEAULT
Les Éditions Logiques,
Montréal, 1996, 179 p.

D'abord journaliste, puis analyste de scénario, Claude Daigneault se laisse séduire par la littérature. De cette flamme naissent quelques livres d'humour et un livre prophétique intitulé *Les Frincekanoks*. Le tout dernier rejeton, *Noëls, autos et cantiques*, est lui aussi contaminé par un humour frais, tendre et complice.

Huit contes composent ce recueil qui s'ouvre sur une courte introduction, où l'auteur livre le but de son livre : « *Noëls, autos et cantiques* se veut, modestement, un [...] compagnon de route que le lecteur aimera retrouver chaque année au temps des fêtes. Une façon de rire et de s'émouvoir en dehors des sentiers battus » (p. 8).

Les contes, d'une vingtaine de pages environ chacun, naviguent sur des eaux imprévisibles. En effet, le lecteur est tantôt

plongé dans un monde fantastique où Mary, un fantôme, se fait l'hôtesse d'une jeune femme égarée, (« La Samaritaine »), tantôt projeté dans un passé nostalgique où « être acolyte de droite pour les trois messes » (p. 12) de Noël est un très grand honneur, (« La soutane rouge »). Il ne faut pas oublier le récit plus moderne où sont dévoilés les états d'âme d'une jeune délinquante au cœur tendre (« Graffiti Girl »), ni celui où Gilbert se retrouve coincé dans un dessin animé mettant en vedette Charlie Brown et ses amis (« Un 24 décembre à la Dickens... »). Bref, ce ne sont là que quelques exemples susceptibles de muser l'envie de lire...

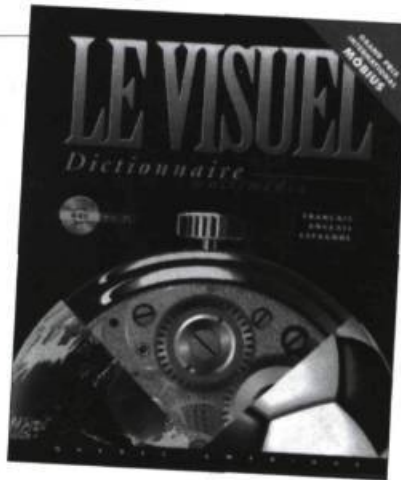
Il est à noter que les quelques contes qui se déroulent dans un contexte plus récent tranchent par la prééminence de la solitude des personnages et par l'éclatement des familles : l'auteur a choisi de jouer la carte du réalisme. Le recueil ne fera probablement pas partie des classiques de la littérature québécoise, mais sa lecture — et sa relecture — procurera toujours un doux plaisir par l'intelligence et la profondeur des propos assaisonnés d'humour.

JENNY LANDRY

▼ DICTIONNAIRE

Le Visuel. Dictionnaire multimédia
Québec/Amérique
Montréal, 1996.
Disque optique compact
en version Mac/PC.

Le Dictionnaire visuel de Québec/Amérique n'a plus guère besoin de présentation. Traduit en plusieurs langues à travers le monde, il atteint maintenant le chiffre magique de 2 250 000 exemplaires vendus ! Pour ne pas être en reste avec les nouvelles technologies et le multimédia, *Le visuel* est dorénavant disponible sur disque optique compact (décidément je ne m'habituerai jamais à l'appellation *cédérom* adoptée par l'Académie française !!). Les possibilités du DOC sont immenses et il faut avouer que les concep-



teurs de cette version ont su exploiter avec talent et ingéniosité, les ressources mises à leur disposition.

Disons d'abord que la qualité des images est remarquable, les couleurs vives et la précision graphique impressionnent. Ensuite, la circulation d'un niveau à l'autre se fait aisément, on peut fonctionner par thèmes, par sujets et par mots. On peut par exemple entrer dans une ville, y apprendre le nom des objets que l'on voit et il est même possible d'aller toujours plus de l'avant et de descendre dans la rame de métro et de monter à bord d'un wagon. Troisièmement, *Le visuel* est trilingue : on y apprend les mots soit en français, en anglais ou en espagnol. Mais plus encore, il est possible d'entendre la prononciation d'un mot dans l'une ou l'autre langue. C'est dire toutes les possibilités qui s'offrent à celui ou celle qui veut apprendre une autre langue ou parfaire sa phonétique. Enfin, certaines images sont animées et facilitent la compréhension de phénomènes dynamiques comme le galop d'un cheval ou la formation d'une dune.

Le dictionnaire contient plus de 25 000 mots relatifs à 600 sujets regroupés sous 28 thèmes et il renferme au-delà de 3 500 illustrations. Une telle richesse documentaire est essentielle pour tout élève, tout professeur et pour le commun des mortels car, en furetant dans *Le visuel*, on prend conscience des limites de notre vocabulaire lorsqu'il s'agit de donner le mot juste. Le même disque sert tout aussi bien pour un environnement

Macintosh que PC et se vend au coût modeste de 69.95\$. Même s'il ne remplacera jamais le dictionnaire traditionnel, *Le visuel* est le complément indispensable dont nos écoles devraient être dotées.

ROGER CHAMBERLAND

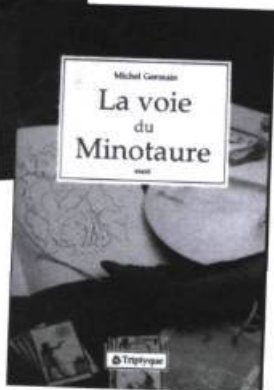
▼ ESSAIS

Interdit aux femmes.
Le féminisme et la censure de la pornographie
Nathalie COLLARD
et Pascale NAVARRO
Boréal, Montréal,
1996, 143 p.

Curieux pamphlet que cet ouvrage de Collard et Navarro, journalistes au *Voir*. En fait, son style journalistique, percutant mais parfois superficiel, est sans doute ce qui nuit le plus à l'efficacité de cet essai dont le sujet, pourtant, promettait beaucoup. Il est vrai qu'on y trouve de nombreux faits troublants sur les pratiques, plus ou moins défendables, de nos douaniers, et sur l'attitude souvent discutable de nos magistrats quand il s'agit de régler les bonnes mœurs. Mais est-il réaliste de croire que les femmes qui vendent leur corps pour dix dollars, ou qui s'exposent au regard impudique d'une caméra, le font en toute liberté, en toute connaissance de cause et parce qu'elles jugent que c'est ainsi qu'une sexualité authentiquement féminine verra le jour ? On a le droit, et la liberté, d'en douter...

Il est vrai que les auteures posent des questions essentielles sur les liens problématiques unissant le féminisme à la lutte contre la pornographie, que favoriser la censure est probablement, pour le féminisme, la





meilleure façon de se tirer dans le pied. Car qui dit censure dit atteinte à la liberté d'expression, ou à la liberté tout court, donc à celle des femmes aussi et surtout. Hormis ce syllogisme pertinent, *Interdit aux femmes* nous laisse sur notre faim puisqu'il aborde ces questions encore cruciales de la pornographie et de la liberté d'expression en refusant, somme toute, de définir ces deux termes. Il faut croire ici que se prêter à cet exercice rhétorique et idéologique équivaldrait à brimer la liberté d'interprétation du lecteur ou de la lectrice... Ainsi, bien que *Interdit aux femmes* invite à la réflexion, il ne convainc pas vraiment.

CHRISTIANE LAHAIE

La voie du Minotaure
Michel GERMAIN
Triptyque, Montréal,
1996, 153 p.

Auteur de *L'intelligence artificieuse*, publié en 1986, Michel Germain, professeur de philosophie au collège Maisonneuve, publie l'essai : *La voie du Minotaure*. Cette série de textes réflexifs, composant une allusion directe au mythe de Thésée, s'articule entièrement autour des figures du labyrinthe et du voyage. Il est constitué de deux parties : *L'aller* et *Le retour*, et se termine par un *Épilogue*.

La première partie s'amorce par la solitude de l'acte d'écriture, l'expérience du sens, trop labile : « Je parle de tracer en

abandonnant les mots à nulle part, de graver dans le sable du temps, feuille-bouteille abandonnée aux caprices liquides » (p. 14). À travers le « labyrinthe » (p. 15) du monde, malgré la constatation du vide et de l'absurde : « je n'étais qu'un accident minuscule et éphémère à la surface de la terre » (p. 17), il s'agit pour le « voyageur » de reconquérir son milieu, d'ouvrir des sentiers dans la forêt du mystère, pour relier les clairières de l'intelligible. Ce travail s'effectue grâce

aux symboles et à l'étymologie des mots. Dans la deuxième partie, l'auteur part de ce moyen linguistique pour retourner à l'essence des choses et retrouver la signification de ce qui semble muet. Ces textes plus intimes témoignent de la foi dans l'augure, indiquant la « voie du cœur ». Grâce à l'épilogue, l'auteur nous offre un collier de portraits, empreints de sagesse et surtout d'ironie.

La construction des sujets, qui s'étendent et rayonnent d'un chapitre à l'autre, forme un contrepoint ; un thème inséré sert de transition à un autre chapitre, entamé par le motif englobant. Cette structure épouse les sinuosités du temps et de sa fuite. Cet essai s'avère une quête de l'authentique et chaque regard posé sur les choses soulève les lourds replis de l'étoffe de la vaine évidence.

MÉLANIE CUNNINGHAM

Un Yankee au Québec
Henry David THOREAU
Stanké, Montréal,
1996, 116 p.

« Eh bien ! [...], me voici en pays étranger : c'est le temps de bien regarder et de tout voir » (p. 39). C'est dans une telle disposition d'esprit que Henry David Thoreau entreprend un voyage de dix jours au Québec à une époque

où on appelait encore ce dernier le Bas-Canada — c'était en 1850, au temps de l'Union. Thoreau, l'une des grandes figures de la littérature classique américaine, vient alors de publier son célèbre essai (*La désobéissance civile*, 1849), qui devait inspirer, des années plus tard, Gandhi et Martin Luther King dans leur pratique de la « résistance passive ». Son œuvre la plus renommée, (*Walden ou la vie dans les bois*, 1854) — dans laquelle Thoreau prêche le retour à la nature —, lui a été inspirée par les excursions qu'il menait dans les forêts de son Massachusetts natal. Il faudra donc concéder une véritable valeur méditative au bref « compte rendu » de son passage dans le pays de nos ancêtres, puisqu'il avait envisagé celui-ci telle une « vraie randonnée tout comme [il aurait] fait un après-midi dans les bois de Concord » (p. 9). Homme de principes, Thoreau avait préparé son séjour au Québec par des lectures appropriées auxquelles il fait allusion tout au long de son récit : entre autres documents, il a consulté les *Relations des Jésuites*, *l'Histoire et description générale de la Nouvelle-France* de François-Xavier de Charlevoix, de même que la *Description topographique de la province du Bas-Canada* de Joseph Bouchette. Étayées de citations tirées de ces ouvrages, et elles-mêmes effectuées avec un souci évident d'objectivité, les fines observations de Thoreau — tant à propos de géographie, de mœurs rurales et urbaines, de pratiques architecturales, militaires et même littéraires — constituent une introduction intéressante, et d'une lecture agréable égayée par un humour plein de sagacité, à ce que devait être la vie quotidienne dans le Québec d'alors. Thoreau va plus loin, ne pouvant réprimer quelques réflexions d'ordre général sur l'humanité et, en quelque sorte, sur un certain sentiment d'américanité. Il cherche d'ailleurs à analyser les différences qui apparaissent dans la façon de vivre des Britanniques, des Américains et des Québécois partageant pourtant

un même continent. Si ses critiques à l'égard des derniers sont parfois assez acerbes, Thoreau sait aussi se montrer plus qu'élogieux envers « le Canadien [...] qui possède peut-être ces vertus, sociales ou autres, qui manquent au Yankee, auquel cas il ne peut être considéré comme un homme pauvre » (p. 80).

FABRICE GAGNON

Le désir d'être un volcan.
Journal hédoniste
Michel ONFRAY
Grasset, Paris, 1996, 391 p.
(Coll. Figures)

Matérialiste radical, hédoniste et athée, Michel Onfray déploie sa philosophie du libertinage solaire avec une élégance toute « vésuvienne » dans cet archipel de proses que constitue le premier tome de son journal. Reconnu depuis qu'il a remporté, en 1993, le Prix Médicis de l'essai avec *La sculpture de soi*, Onfray vilipende les tenants de la haine du corps et propose une option sensuelle de la philosophie où l'art, le raffinement, le jouer et le faire jouer sont à la base de son esthétisme de vie. Loin du solipsisme d'un Sade ou d'un Bataille, le libertinage solaire considère le plaisir dans la complicité, « d'où une fine volonté de communiquer, de lancer des signes, de faire d'imperceptibles gestes permettant une information de ce que l'on désire ». Et l'auteur d'ajouter : « Une sensibilité écorchée est nécessaire, autant qu'une capacité à découvrir, enregistrer et prévenir l'infinimental ».

Dans le désordre, vous y entendrez parler de la danse, du roman contemporain, des infirmières qui l'ont accompagné aux abords de la mort, des sons, de la couleur auxquels un vin fait penser, des furetages de sa chatte Maya, de Nietzsche évidemment, des transformations chirurgicales de la performeuse Orlan, du langage dans la structuration du désir, du corps toujours, de sa jubilation à sa déflagration.

« Vouloir l'existence avec gourmandise », voilà une expression qui résume bien

cette écriture du concret, où l'érudition le partage avec une pensée analytique sensible. Le caractère par trop résolument optimiste d'Onfray pourrait agacer, mais on ne saurait lui reprocher de s'intéresser davantage à l'option solaire de l'existence et de nous donner, en vrac, des indications pour reconnaître et pratiquer ce qu'on pourrait appeler un « érotisme radieux ».

CORINNE LAROCHELLE

Maudits mots. Se parler
Anne SAUVANARGUES
L'enfance immobile.

Se souvenir
Louis AUBERT
Zapping Blues. Percevoir
Lydia DEVOS
Miroir. Ô miroir.
Se connaître
Jean-Jacques BARRÈRE
Christian ROCHE
Seuil, Paris, 1996,
respectivement
143 p., 116 p., 96 p., 119 p.

Cette nouvelle collection « Philo » lancée par les éditions du Seuil mérite le détour. Il s'agit de petits livres qui, partant de situations quotidiennes ou de fictions, amorcent une réflexion à caractère philosophique sur l'un ou l'autre thème : la parole, le souvenir, la perception et la connaissance de soi. Écrits de façon claire et précise, ces opuscules peuvent facilement être lus par un élève du deuxième cycle du secondaire et du collégial tant le propos est riche et fécond.

Si *Le monde de Sophie* nous avait introduit à un certain discours philosophique, cette collection répond à un autre besoin et à un autre public, sans perdre de sa rigueur et en fournissant suffisamment de pistes pour intéresser à la fois une clientèle scolaire, mais aussi un public élargi pour qui le sens du quotidien est continuellement à méditer. La philosophie, trop souvent confinée à de vastes considérations sur le sens de l'existence, de

la mort et ainsi de suite, s'engage ici dans une réflexion sur des problématiques qui fondent notre fonctionnement quotidien. L'analyse de ces concepts premiers (se souvenir, se parler, se connaître, percevoir) est assistée par la mise au jour de philosophes ou de chercheurs qui se sont penchés sur le même sujet. Il est heureux que la philosophie retrouve sa raison d'être en cette fin de siècle, plus heureux encore que ces essais de vulgarisation aient été faits avec intelligence et passion.

ROGER CHAMBERLAND

Fractions 1
Jean MARCEL
L'Hexagone, Montréal,
1996, 175 p.

De cultivé ou de sensible, de féru de savoir ou d'entiché de vie — il s'agirait mal d'attribuer à Jean Marcel une seule de ces caractéristiques sans les lui appliquer toutes à la fois. *Fractions 1* vient s'ajouter à une carrière déjà longue, partagée entre des travaux universitaires et une œuvre de romancier et d'essayiste, et à la vie d'un homme qui n'a jamais perdu de vue la poursuite d'une culture qui soit « élargissement de la conscience ».

Probablement avec le même intérêt teinté d'amusement que les étudiants de l'Université Laval qui suivaient les fréquents apartés ou arabesques de Jean Marcel durant ses cours, le lecteur trouvera dans *Fractions 1*, selon l'expression même de l'auteur, tout un « magma de tentatives de réfléchir, de décrire ou de

ressentir, comme autant de fractions infiniment multipliables entre le zéro et l'unité » (p. 9). Ces carnets présentent différentes « rêvaseries » sur la situation de l'homme englué dans un univers souvent inextricable, aboutissant à l'absurdité qui est prise de conscience de l'incommunicabilité entre les êtres et les choses, du divorce très camusien entre l'individu et le monde ; l'auteur, d'une ouverture éminemment humaniste, accordera toutefois la préséance au plaisir, à la volupté, à la musique, toutes trois tronçons d'un même réseau : celui de la recherche du sens, qui se mue quelquefois en un constat d'insignifiance. Jean Marcel nous fait partager une méditation qui porte tantôt sur le temps, tantôt sur le pouvoir politique (la « conscience unitaire qui décide » pour tout un chacun), sans manquer de souligner l'inconvénient d'être né homme dans un monde où les grandes avanes de l'histoire le déshonorent. N'allez pas croire à un désabusement unilatéral de sa part ; Jean Marcel ne se lasse pas d'affirmer des valeurs élevées, garantissant ainsi qu'il ne se résoudrait jamais à sacrifier quoi que ce soit aussi bien à l'amitié qu'à la culture ou au bien-être. Par ailleurs, l'auteur nous ouvre l'accès à ce rapport intime qui le lie aux écrivains qui l'ont touché, de Rabelais, La Fontaine ou Bossuet à Hesse, Nietzsche ou Céline, de même qu'aux villes du monde (Poitiers, Bangkok, Vienne, Bayreuth, etc.) qu'il a aimées dans leur intériorité historique ou quotidienne. Sont abondamment présentes diverses

corrections sur des déformations linguistiques ou sur des présupposés préjudiciables à un « gai savoir », au même titre que des prises de position dignes d'un « internationaliste » prônant de vive voix (ou dans le secret de ses convictions) l'indépendance du Québec. Par-dessus tout, Jean Marcel démontre une

fascination qui demeure ininterrompue devant le langage, qu'il rapproche, par sa construction, des mathématiques, qui sont elles-mêmes un langage, le seul « qui soit antérieur à l'homme et que celui-ci n'ait pas inventé », la « sémantique originelle de tous les sens possibles » (p. 171).

En définitive, en ce que *Fractions 1* se compose d'une suite de réflexions d'inégale longueur et jamais entièrement closes, le rythme de l'œuvre prenant, élégamment dosé et ponctué d'autant d'humour que d'émerveillement, séduira l'intelligence et la sensibilité du lecteur. Innovation ou trouvaille, chaque paragraphe est introduit par un point noir, « rond comme un œil de grenouille », qui témoigne du surgissement des « idées cassées sous le poids du temps », seule rose des vents pour le cheminement d'un homme vers la volonté (ou la non-volonté) de saisir le monde, moins par l'intellection formelle que par la mise aux aguets d'une conscience assoiffée de tout et de rien.

PATRICK BERGERON

▼ ÉTUDE

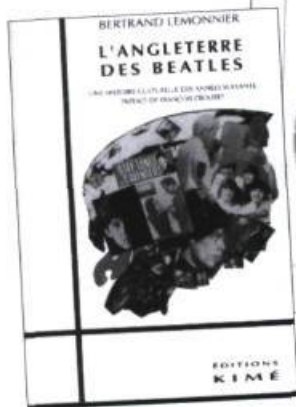
L'Angleterre des Beatles.
Une histoire culturelle
des années soixante
Bertrand LEMONNIER
Éditions Kimé, Paris,
1995, 476 p.

Alors que l'engouement pour les Beatles et pour leur musique recomposée est à son comble, la parution de *L'Angleterre des Beatles* de Bertrand Lemonnier contribue à remettre en contexte l'histoire de ce groupe et l'impact extraordinaire du *Fab Four* à travers la planète. Plus qu'un simple compte rendu d'époque ou qu'un album de fan, cet ouvrage constitue l'édition d'une thèse de doctorat en histoire, qui porte non seulement sur le groupe des Beatles proprement dit, mais aussi sur l'ensemble des manifestations pop et contre-culturelles des années soixante.

On retrouve donc bien sûr des données factuelles fort



intéressantes, comme, par exemple, les sources littéraires de groupes comme les Rolling Stones, ou encore, la description des expériences psychédéliques menées par toute la faune de l'époque. On a également droit à une analyse claire et détaillée du développement et des conséquences de la contre-culture, surtout en Angleterre, mais aussi en Europe et en Amérique. À cet égard, Lemonnier déborde du cadre de la musique populaire pour étudier des phénomènes parallèles, économiques et sociaux, conséquences d'une nouvelle façon de voir les choses. La définition de la culture pop et de ses ramifications, l'étude des messages livrés à la génération montante d'alors ou les réflexions sur la libération sexuelle constituent des moments forts de l'ouvrage. Malheureusement, un handicap majeur empêchera vraisemblablement sa



diffusion chez nous : son prix prohibitif (78 dollars, soit un prix s'approchant de celui d'une bonne intégrale des Beatles).

GEORGES DESMEULES

▼ MÉMOIRES

Au temps de l'Index
Mémoires d'un éditeur
1949-1961
Paul MICHAUD
Libre Expression, Montréal,
1996, 284 p.

C'est à l'aide d'un recul s'étendant sur plus de trois décennies, et presque à reculons, que Paul Michaud

s'est décidé à livrer sa « petite histoire du livre au Québec dans les années quarante et cinquante ». Le mémorialiste, que Réginald Martel qualifie dans son avant-propos de « marchand de liberté », jette un peu de lumière sur une période précisément caractérisée par sa grande noirceur : « On trouve aujourd'hui [avoue le libraire-éditeur] une telle panoplie de livres, de revues et journaux en des lieux hétéroclites qu'on pourrait difficilement imaginer qu'il fut un temps où, pour trouver un livre, il fallait traverser la ville » (p. 12-13).

Au moment où Michaud cède à un désir impératif de posséder sa propre librairie où garnir à loisir les vitrines d'auteurs aussi « dangereux » que Mauriac, Gide ou Balzac, la ville de Québec et tout le pays sont plongés dans un

immobilisme moral dans le cadre duquel, sous l'égide d'une Église triomphante, tout n'est que soumission et servitude. Tout, ou presque, car c'est aussi à ce moment

qu'œuvrent, souvent dans l'ombre, les premiers artisans de la Révolution tranquille, dont le père Georges-Henri Lévesque, fondateur des sciences sociales de l'Université Laval et esprit éclairé qui formera les Fernand Dumont, Gérard Bergeron ou Jean-Charles Falardeau, et naturellement Michaud lui-même qui, de libraire, se fera l'éditeur de quelques-uns des premiers écrivains de la modernité québécoise : Anne Hébert, André Giroux, Roger Lemelin et Yves Thériault pour ne nommer qu'eux. Michaud s'est fait fort de conquérir, échelon par échelon, une clientèle intelligente et critique, même s'il a souvent récolté beaucoup moins qu'il a semé, et bien qu'il se soit longtemps buté à

l'hostilité d'un conservatisme moral. Membre fonctionnel du martyrologe des éveilleurs de conscience de la collectivité québécoise, Michaud recrée au gré de ses souvenirs l'atmosphère d'un temps où les éditeurs subissaient la plus ferme opposition du clergé pour la seule raison qu'ils vouaient toute leur énergie et le peu de fonds dont ils disposaient au grand œuvre de « l'émancipation intellectuelle de leurs compatriotes ». Malgré les méventes, les coups de poignard à peine dissimulés et les échecs renouvelés dans l'espoir d'atteindre au premier « best-seller », Michaud persista tant que germaient des œuvres qu'il savait être louables et capitales, du *Tombeau des rois*, de *Bousille et les justes*, à *La belle bête* ou *Agaguk* (lequel livre ouvrit un nouvel espoir par sa publication chez Grasset).

Au temps de l'Index présente cette qualité si rare de retracer, avec subtilité, prudence et ironie, davantage qu'une époque : un univers, parsemé d'écueils, avec tous les secteurs clés qui lui sont sous-jacents. Les lecteurs de Thériault (notamment) seront heureux de retrouver « tel quel » l'auteur de *La Fille laide* ou tel que Michaud l'a connu, observé et apprécié lors de la genèse de ses diverses œuvres ; ce sera d'ailleurs du ressort de ces lecteurs de concéder ou de contester la nostalgie des réformes et la tonalité désabusée avec lesquelles conclut Michaud, sous prétexte que les auteurs québécois du temps de l'Index ne reçoivent pas d'hommage qui rende justice à leur importance.

PATRICK BERGERON

▼ NOUVELLES

Insulaires
Christiane LAHAIE
L'instant même, Québec,
1996, 126 p.

Le mythe de l'américanité prend une grande place dans l'imaginaire littéraire québécois, ce qui s'explique par la proximité de ce grand pays où s'affrontent promesses, idéaux et désenchantement,

aliénation. Toutefois, historiquement, le Canada a été lié principalement à l'Angleterre. Les Canadiens français ont constamment cherché à établir une distance avec leurs conquérants. Aujourd'hui, maintenant que les relations de pouvoir sont minimales, la perception des Anglais par les Québécois correspond plus à celle de l'Étranger, de l'Autre qui reste à connaître.

Dans son recueil de nouvelles, le premier de l'auteure, Christiane Lahaie, collaboratrice à la revue, tente d'entrer en contact avec la mystérieuse Grande-Bretagne. Entre chacun des textes, une « histoire-cadre » met en scène une femme, habitant sur un continent, qui tente d'apprivoiser cet univers par l'intermédiaire d'un Anglais mort récemment qui, ami de la famille, représente à lui seul ce pays de brumes et d'incertitudes. Un lien ténu existe entre ces fragments d'histoire et les nouvelles : le lecteur perçoit un écho entre les passages associés, écho qu'une similitude thématique ou factuelle produit.

Les nouvelles (dont les titres sont en anglais) présentent des Britanniques qui se perdent dans les embruns des îles, mais qui surtout tentent de briser l'isolement par une relation à l'autre, par ce rapport entre homme et femme si difficile à établir et à conserver. Sur les rives du Loch Ness, à Edinburgh, Melrose, Oxford, Glasgow ou London, des gens cherchent le bonheur, des gens échouent dans leur quête, des gens meurent socialement ou physiquement.

Christiane Lahaie réussit à se glisser dans ces personnages, tous insulaires, tous différents mais profondément britanniques. Par une écriture soignée, elle sait rendre cette atmosphère brumeuse, mystérieuse où rien n'est clair, où rien n'est acquis. Somme de petits bonheurs littéraires, ce recueil entraîne le lecteur dans un univers peu connu des Québécois, mais qui possède une richesse qui est depuis trop longtemps ignorée.

RENÉ AUDET

Un livre d'histoires
Jean DAIGLE
Triptyque, Montréal,
1996, 105 p.

La tradition orale populaire québécoise est riche de son bagage culturel exprimé par tant de légendes et de contes. L'entrée du Québec dans la modernité à partir de la Révolution tranquille a quelque peu écarté cette culture populaire, trop souvent rattachée à l'obscurantisme de la première moitié du siècle.

Dans *Un livre d'histoires*, Jean Daigle renoue avec ces contes et ces histoires qui se racontaient au cours des veillées familiales. Les dix récits qui composent son recueil, apparemment d'inspiration autobiographique, relatent pour la plupart des souvenirs d'enfance et des anecdotes. Une mise en situation liminaire laisse entendre qu'il s'agit de souvenirs à demi transformés d'un petit garçon avide d'histoires. Les anecdotes personnelles de l'enfant en question et les commérages du village forment la matière des récits qui, exceptionnellement, ressemblent à des nouvelles. Autrement, le récit n'est que la diffusion de données factuelles, comme le ferait aujourd'hui un journaliste de faits divers ou autrefois un conteur. La Bellot, Clophas, Chrysologue (dit Moustache), la Catin, la grande demoiselle et les deux vieilles blanches sont quelques-uns des villageois qui sont épiés dans leur marginalité spécifique et qui méritent par le fait même d'être au cœur d'une histoire croustillante ou incroyable.

Lus dans le cadre de diverses émissions de la radio FM de Radio-Canada, ces textes adoptent un style oral frappant, voire dérangeant. Les interactions avec les auditeurs sont fréquentes (« Faut vous dire en partant que mes grands-parents étaient cultivateurs » [p. 41]) et le narrateur est toujours impliqué plus ou moins directement dans chacun des récits. Quantité de lieux communs parsèment l'écriture de Jean Daigle qui

ne parvient pas à renouveler ce type de narration. Un recueil qui saura satisfaire les seuls lecteurs en manque d'anecdotes et d'histoires propres à un village quelconque.

RENÉ AUDET

Éther et musc
Lili MAXIME
VLB éditeur,
Montréal,
1996, 218 p.

Fort d'un bagage personnel diversifié, Lili Maxime publie son premier recueil de nouvelles. Chanteuse, sociologue en Louisiane, elle se tourne maintenant vers l'écriture avec *Éther et musc*. Sa région d'origine, le Lac-Saint-Jean, transparaît régulièrement dans les textes ; le lecteur comprend d'ailleurs rapidement qu'aux récits s'entremêlent des souvenirs et des éléments chers à l'écrivaine.

Recueil composé de cinq parties, intitulées de façon originale et étonnante (« Les putains font pas toutes le trottoir », « L'escalier de côté », « De l'autre côté des gestes », « Je n'attends plus Godot » et « Une passante sans adresse »), *Éther et musc* constitue un ensemble quelque peu hétéroclite de nouvelles, de récits aux thèmes et aux enjeux de tous ordres. Chaque partie rassemble des textes similaires dans leur thématique ; parfois (comme dans la troisième partie), toutes les nouvelles sont liées par des personnages et des événements pour former un sous-recueil fortement homogène. Le même fait central (dans la troisième partie, cette danseuse à l'écharpe verte) est présenté sous différents points de vue (la danseuse qui se souvient, l'amant jaloux, le fils sculpteur...) ; ce fait devient presque le sujet d'un mini-roman où chaque personnage est connu

par diverses relations à des époques différentes.

Les nouvelles de Lili Maxime ne parviennent pas à recréer le genre : alternant entre la nouvelle « classique » (avec une chute finale) et la tranche de vie (incursion dans un univers personnel), l'écrivaine réussit néanmoins à présenter une grande variété de situations et de contextes dans une langue bien maîtrisée, mais qui ne sert qu'à la narration. Cinq recueils réunis en un seul : le lecteur observe et se laisse captiver peu à peu par les flagrantes oppositions, telles des effluves parfumés incompatibles. Tant qu'on n'a pas eu le temps de s'y habituer, du moins.

RENÉ AUDET

La Savoyane
Maurice HENRIE
Prise de parole, Sudbury,
1996, 201 p.

La littérature franco-ontarienne joue un rôle important dans la survie de la culture francophone en Ontario. Connue principalement par l'écrivain Jean Éthier-Blais (décédé dernièrement) qui, par choix, avait mis de côté ses origines pour vivre comme Québécois, cette littérature cherche à percer le marché et à affirmer sa spécificité : canadienne-française mais non québécoise, ontarienne mais non anglophone, la littérature

franco-ontarienne est à l'image des communautés dont elle est issue, insaisissable, en quête de son identité et de son rapport avec les

Québécois et les Canadiens. Elle connaît un essor particulier grâce à des maisons d'édition comme *Prise de parole*, située à Sudbury, qui a publié *La Savoyane*, un recueil de nouvelles de Maurice Henrie, et par les éditions du Nordir qu'anime Pierre Yergeau.

Une quinzaine de textes forment ce recueil ; ils relatent des tranches de vie de personnages franco-ontariens, enfermés dans leur petit univers (mais qui n'en sont pas pour autant aliénés). Henrie a su éviter le piège du commérage ou de l'anecdote gratuite, celle du voyeur. Il peint principalement les gens du peuple, ceux qui n'ont pas fait d'études, ceux qui travaillent jour après jour, liés à leur routine et à leurs secrets. La nouvelle éponyme, placée au début du recueil, constitue le bris du silence imposé depuis des années à cette femme rejetée par son mari au profit de sa sœur ; la vie de ce triangle amoureux, avec les enfants des deux femmes qui vivaient comme frères et sœurs, est racontée avec toute la douleur du souvenir refoulé.

L'auteur se penche sur la difficulté des relations humaines, des relations de couple principalement ; il propose un regard neutre sur chacun de ses personnages. Il sait manipuler les mots pour refléter la langue du protagoniste. Son écriture travaillée est efficace tout en



étant « ouverte », presque poétique dans certains textes. Bien que la puissance des sujets et du traitement soit parfois inégale, le recueil de Henrie constitue un bon exemple de la nouvelle littérature contemporaine, réunissant des textes plus traditionnels (avec une chute finale) et des nouvelles plus poétiques, plus réflexives.

RENÉ AUDET

Prescriptions
Docteur LANDRY
VLB éditeur, Montréal,
1996, 131 p.

« Mais revenons à nos moutonnements. Je m'éloigne

de mon sujet mais je préfère nettement cette éventualité à celle où c'est mon sujet qui chercherait à s'éloigner de moi » (p. 65). Il n'y a pas à dire ; on échappe difficilement au Docteur Landry ! Enfin un disciple d'Hippocrate lucide et joyeusement alternatif !

Vous souffrez d'un mal quelconque ? Vous êtes victime d'une libido débridée ? Porté sur l'adultère ? En proie au délire ? Bourré de fixations ? Un peu voyeur sur les bords ? Quoi ? Tout cela à la fois ? ! Qu'à cela ne tienne ! Procurez-vous les *Prescriptions* du Docteur Landry et goûtez un peu de sa médecine ; vous

verrez, il y a bien pire que vous !

Dans un style incisif, le Docteur trace le portrait de personnages loufoques qui ont pourtant tout du « gars d'à côté » ou de « matante unetelle ». Il n'y a pas à dire, seul un médecin peut faire preuve d'une telle acuité perceptive et mettre le patient en confiance grâce à de surprenantes pirouettes de langage. Les vingt et une histoires composant ce recueil sont prescrites sous des titres intelligents et alléchants, tels que « Malice au pays des Vermeils », « Le déjeuner sous l'herbe » ou encore « Songe d'une nuit pêtée ».

Malheureusement, le Docteur s'essouffle un peu vers la fin du recueil, visiblement dépourvu face à la mort. Celle-ci, naturellement déclarée absurde par la majorité, est traitée de manière beaucoup plus prévisible. Avec les *Prescriptions*, la vraie thérapie c'est de se faire rappeler que la vie aussi est d'une incurable absurdité. Merci Docteur.

ÉLAINE LACROIX-BÉGIN

▼ PÉDAGOGIE

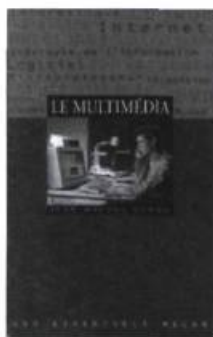
La coopération dans la classe
Collectif sous la direction de Marie-France DANIEL et Michael SCHLEIFER
Les Éditions Logiques, Montréal, 1996, 304 p.

La coopération dans l'enseignement est un concept sur lequel les chercheurs se penchent de plus en plus et qui suscite beaucoup d'intérêt chez les enseignantes et les enseignants. Il semble évident qu'un consensus est en train de s'établir entre les chercheurs et les praticiens pour considérer l'activité coopérative comme un outil fondamental à l'apprentissage significatif des élèves.

Les textes que l'on retrouve dans ce collectif ont, pour la majorité d'entre eux, été présentés au colloque organisé par l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences (ACFAS) dont le thème portait sur « la coopération dans la classe ».

Les auteurs illustrent, par leurs propos quelquefois divergents, la pluralité d'approches coopératives qui mettent en lumière des perspectives et des objectifs distincts les uns des autres bien que quelques critères se rencontrent d'une façon systématique, d'une approche à l'autre, à savoir le but commun et l'interdépendance positive. Pour certaines approches, l'essence et le succès de la coopération se trouvent sur le plan cognitif, tandis que, pour d'autres, les fondements de la coopération se situent sur le plan affectif, social ou, encore, moral. En

▼ NOUVELLES TECHNOLOGIES



Le multimédia
Jean-Michel CEDRO
Les Éditions Milan,
Toulouse, 1996, 64 p.
(Coll. Les essentiels Milan)

La planète Cyber.
Internet et cyberspace
Jean-Claude GUÉDON
Gallimard, Paris,
1996, 128 p. (Coll. Découvertes Gallimard)

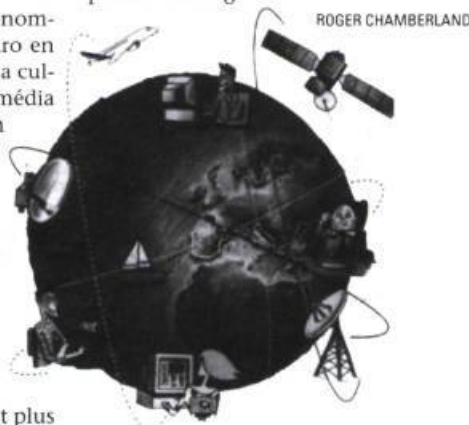
Le guide de l'internaute 1996.
Guide de survie, guide d'exploration
Danny J. SOHIER
Les éditions Logiques,
Montréal, 1996, 477 p.

La vague Internet bat son plein en Amérique tandis qu'en Europe, en France surtout, elle commence à peine à s'implanter. Les ouvrages consacrés à l'une ou l'autre possibilités de l'ordinateur, à commencer par l'exploration du WWW (*World Wide Web*), sont de plus en plus nombreux. *Le multimédia* de Jean-Michel Cedro en décevra plus d'un tant il est empreint de la culture d'où il est issu. Cedro aborde le multimédia de façon superficielle et son information est dépassée. Soulignons toutefois à sa décharge que l'évolution informatique est tellement rapide qu'il est difficile de se tenir à jour.

La planète cyber est nettement mieux fait même si son objet est différent. Jean-Claude Guédon ne s'intéresse en effet qu'à un nombre restreint de dispositifs techniques, plus particulièrement au réseau Internet et à ses possibilités. Les explications et l'information sont nettement plus

riches et le lecteur sort de cet ouvrage avec une connaissance suffisante du fonctionnement d'Internet et du cyberspace pour pouvoir fréquenter le réseau et, surtout, pour en mesurer les véritables enjeux. Entendons bien qu'il ne s'agit pas d'un guide d'utilisation à proprement parler, mais d'une introduction à ce nouveau réseau de communication.

Pour ceux qui veulent un guide bien fait et bien documenté, celui de Danny J. Sohier répondra tout à fait à ses besoins. L'auteur nous guide pas à pas dans la compréhension et l'utilisation des ressources de l'Internet. Le langage utilisé est simple et concret ; on ne se perd pas en explications inutiles mais en indications et conseils judicieux qui, tout en favorisant la compréhension du système, en facilite l'utilisation. Tableaux, graphiques, images numérisées sont très bien mis à profit et permettent de mieux comprendre les démarches à suivre. *Le guide de l'internaute* répond très bien aux objectifs que s'est fixé l'auteur et colle d'assez près aux nouvelles applications qui doivent apparaître d'ici peu. À ce titre, il s'agit du meilleur guide sur le marché qui s'adresse à un public très large.



fonction de cette classification des approches en apprentissage coopératif, le collectif se subdivise en quatre parties, chacune d'elles explorant une facette particulière de ce concept.

La première partie, « Dimension sociale », présente deux textes respectivement de Marie-France Daniel et de Michael Schleifer. La deuxième partie du collectif s'intéresse à la « Philosophie pour enfants », en tant qu'approche coopérative, et est constituée des textes d'Ann Margaret Sharp, de Tock Keng Lim et de Christina Slade. La troisième partie du collectif s'intitule « Dimensions cognitive et psychosociale de la coopération ». Elle met en lumière les textes de Catherine Garnier, de James Howden et de Theresa Thorkilden. Finalement, la quatrième partie concerne « La coopération et le projet social de l'école ». Les textes d'Arsène Richard et de France Giroux soulèvent la question de l'individualisme et du pluralisme dans la coopération tandis que celui de Lucie Benoît présente les objectifs du Centre d'éducation interculturelle et de compréhension internationale (CEICI) et que Danielle Jasmin expose une des stratégies coopératives, à savoir le conseil de coopération.

Cet ouvrage ne prétend pas offrir un tableau exhaustif des approches coopératives existantes. Il vise plutôt à proposer quelques perspectives auxquelles se rallient différentes approches qui peuvent s'avérer éclairantes. Il constitue un bon guide pour ceux et celles qui veulent en connaître davantage sur la coopération en classe en leur offrant des pistes pour poursuivre leur investigation.

MARCEL ROBILLARD

Pédagogie du jeu
Le jeu pédagogique
Le jeu ludique
Le jeu éducatif
 Nicole De GRANDMONT
 Les Éditions Logiques,
 Montréal, 1995,
 213 p. (Pédagogie du jeu),
 167 p. (Le jeu pédagogique),
 175 p. (Le jeu ludique),
 221 p. (Le jeu éducatif).

Cet ensemble de quatre tomes constitue un guide destiné aux parents, aux pédagogues et aux éducateurs qui veulent se servir du jeu pour aider l'enfant à apprendre et à s'épanouir.

La pédagogie du jeu, tome le plus théorique de la collection, dresse un portrait du jeu dans un contexte d'apprentissage. On y traite des origines du jeu et de son développement tout au long de l'histoire. Les distinctions entre le jeu ludique, le jeu éducatif et le jeu pédagogique sont amenées afin d'introduire les trois autres tomes consacrés à l'un ou l'autre de ces aspects du jeu. La place du jeu dans l'éducation est précisée et finalement un chapitre est consacré à la façon dont le jeu peut aider l'enfant déficient.

Les trois autres tomes possèdent sensiblement la même structure. Dans une première partie plus théorique sont décrits : la catégorie de jeux présentés, le rôle de l'intervenant, les clientèles, le lieu et finalement la démarche préconisée qui colle à celle décrite dans le programme du MEQ en art dramatique : percevoir, faire et réagir. Dans une deuxième section, une abondance de fiches d'activités combleront toute personne intéressée au jeu comme moyen d'apprentissage. Les jeux ont été classés en deux sous-catégories : les jeux sans jouets et ceux avec jouets.

Chaque activité est décrite sommairement, mais efficacement. Pour les jeux sans jouets, le déroulement (le mode d'emploi) est présenté ainsi que des pistes pour la récupération (moment privilégié où le joueur se reprend en main), une rétroaction (période d'expression verbale qui permet aux participants d'exprimer librement des commentaires

personnels à la suite de ce qu'ils ont vécu pendant l'activité), des considérations pédagogiques, le matériel nécessaire ainsi que des variantes du jeu présenté.

Pour les jeux avec jouets, en plus de la description sommaire du jeu, l'auteure a ajouté les informations suivantes : des commentaires pédagogiques, le matériel nécessaire, le nombre de joueurs, l'âge recommandé et le fabricant.

Chaque tome inclut une bibliographie impressionnante particulièrement en ce qui concerne celui consacré au jeu ludique où on ne présente pas moins de 300 ouvrages en français qui donnent accès aux ressources dans le domaine du jeu.

Par la qualité et la quantité des informations qu'il contient ainsi que par la clarté et l'accessibilité des fiches d'activités présentées, cette collection s'avère indispensable à toute personne qui s'intéresse à l'intégration du jeu à l'éducation des enfants.

MARCEL ROBILLARD

▼ POÉSIE

Fragments d'argile.
 En marge de Gilgamesh
 Lorraine POMINVILLE
 avec la collaboration de
 Christine BERNIER
 et André SURPRENANT
 Le Loup de Gouttière,
 Québec, 1996, 123 p.

Diplômée en études littéraires de l'Université du Québec à Montréal, lauréate, en 1993, du premier prix La Relève de la revue *Arcade*, Lorraine Pominville enseigne la littérature au Collège de Rosemont. Son recueil de poésie, *Fragments d'argile*, s'imprègne de la même matière que l'épopée *Gilgamesh*, récit sumérien vieux de cinq mille ans (le plus ancien de l'Histoire). En effet, *Fragments d'argile* traite de l'émerveillement face à l'écriture, tant pour son invention en ces temps lointains que pour sa re-création à travers les siècles. Le pouls de ce long poème palpait au gré des visions du passé. Non seulement il rend

hommage à une fascination du mystère, mais il sait voir, tapi au cœur du présent, l'éphémère ; il dévoile la fuite, qui reste pourtant gravée dans l'impérissable : « Trace d'une mesure inscrite dans l'immortalité dans la mémoire de l'eau » circonscire le fil tenu d'une écriture mots blancs dans l'argile » (p. 13). Ce recueil exprime aussi la lutte entre la matière et l'intactile précarité du sens : « Texte troué par la fragilité des mots » formant le corps de cette absence. // Poème au jour où perce la lumière où la trace du signe se perd dans l'érosion » (p. 53). Cette dernière constatation conduit à la conscience de la fragmentation, de l'espace et du silence discontinus. Par leurs teintes chaudes, les peintures d'Huguette Larochelle ponctuent cette perception ; l'opacité du passé côtoie la transparence du temps.

Les Douze dialogues de Christine Bernier, historienne de l'art et littéraire, effectuent une réflexion intermittente sur le fragment, la beauté et l'art. André Surprenant, chercheur indépendant et spécialiste des civilisations anciennes, couronne ce livre par un texte d'érudition, « Uruk au fond de nous », visant à cerner le mythe dans l'Histoire. Il tente d'en donner une interprétation particulière : « De l'histoire impossible, on se rêverait sans doute capable de tout remembrer (en chair, en os et en âme) ; mais je certifierais, preuves en mains, que de cette chose, au mieux, on expérimente l'absence » (p. 118). Offrant une grande unité, ces trois œuvres chantent toutes l'absence palpable, la matière portant les empreintes de ce qui fut.

MÉLANIE CUNNINGHAM



Inventaire
Luc LECOMPTE
Éditions du Noroît,
Saint-Hippolyte,
1996, 96 p.

Luc Lecompte n'en est pas à son premier titre ; depuis 1975, il a déjà fait paraître quatre recueils de poésie et un roman. S'il a tâté du formalisme à ses débuts, il s'en est maintenant dégagé -comme la plupart de ceux qui l'ont pratiqué- pour écrire une poésie en prose. *Inventaire* est le meilleur recueil qu'il ait écrit jusqu'ici parce qu'il est parvenu à créer une atmosphère dans lequel il entraîne son lecteur et le fait participer à son inventaire du réel. Dès le premier poème « Fin du monde », Lecompte nous place au cœur d'un univers qui s'effronde : « Bientôt quelqu'un ne croit plus aux signes tracés, au flanc froid du vent. Ses paumes sont déposées dans la boîte pour feindre une fin du monde ». Puis il s'engage dans ce long inventaire où il apprivoise la réalité qui l'opprime, dresse un constat de l'existence, des lieux, des choses et des objets qui ne cessent de le menacer et de l'agresser. Petit à petit cette résistance s'estompe ou du moins transforme-t-il son regard pour rendre cette situation acceptable : « Nous marchons presque dedans nos pas. Exact, nos pieds ont soudain un poids et des traces » (« Pas »).

L'intérêt d'un tel recueil tient encore à la force du réseau métaphorique, principalement dans l'exploitation du caractère animé de ce qui est habituellement inanimé (« la table recule, refuse la nourriture » (« La désertion »). « Les objets grugeaient l'âme, mais le chaos s'étonnait de ne pas pleurer plus souvent » (« Le sac ») et on pourrait multiplier les exemples. C'est dire aussi que cette lecture est exigeante puisque cet inventaire est porteur d'une fatalité et d'une noirceur telle que l'on se demande ce qu'il y a au bout de ce chaos.

ROGER CHAMBERLAND

La part de l'ombre
Poèmes 1952-1995
Fernand DUMONT
L'Hexagone, Montréal,
1996, 222 p.
(coll. Rétrospectives)

Fernand Dumont n'a pas écrit une douzaine de recueils de poèmes ; bien au contraire, son œuvre ici rassemblée se résume à trois titres dont un inédit. Et pourtant cette rétrospective s'imposait tant est grande la valeur de ce poète méconnu ou mal connu. Sous le titre *La part de l'ombre*, cette rétrospective collige « *L'ange du matin* » son premier titre qui date de 1952, « *Parler de septembre* » de 1970 tandis que « *L'arrière-saison* » paraît ici pour la première fois.

La lecture ou relecture de ces œuvres nous permet de pénétrer dans un univers homogène, sans bond et sans rupture et qui semble couler « comme un long fleuve tranquille », pour reprendre l'expression consacrée. Et pourtant, il y a quelque chose de dérangeant dans ces textes car sous l'apparente tranquillité du discours émerge ça et là des doutes, des incertitudes, comme un mal d'être qui devient persistant sans empêcher toutefois une certaine sérénité, surtout dans le dernier recueil : « Poème continué depuis le temps de l'ange^o Frayant sa voie au bois de la tristesse^o Dans la rumeur de l'âme^o Dans la rigueur ex-

trême^o Il est tard je me perds dans ces cendres » (p. 201).

Cette poésie nous entraîne dans un univers poétique où la pensée du poème plonge dans l'expérience quotidienne pour en retirer une leçon de vie. Malgré le temps, cette poésie n'a pas vieilli tant le ton et le langage sont justes et profonds.

ROGER CHAMBERLAND

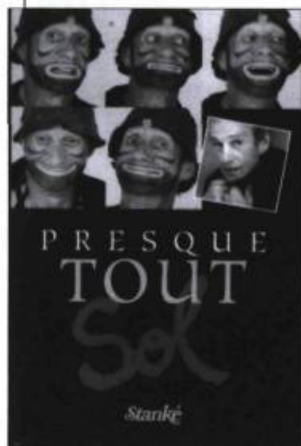
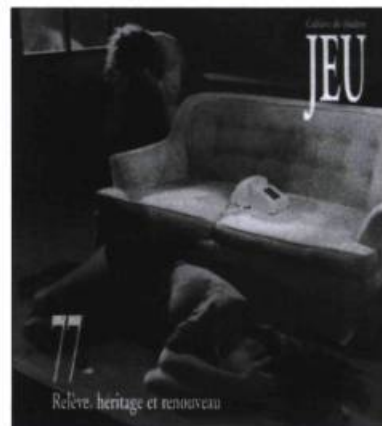
▼ REVUE

Cahiers de théâtre Jeu.
Relève, héritage et
renouveau
COLLECTIF
Montréal, n° 77,
(décembre 1995), 234 p.

Ce numéro de la revue *Cahiers de théâtre « Jeu »* comble une lacune certaine en ce qui a trait à la jeune dramaturgie québécoise. En effet, il est consacré à la présentation de ceux qu'il convient de désigner sous le vocable de « relève de la scène québécoise ». En plus de s'attarder à la notion même de relève, car plusieurs troupes nommées de la sorte œuvrent souvent depuis une dizaine d'années, on s'intéresse aux visées pratiques et théoriques, aux tendances et aux vocations de jeunes troupes, tant dans le théâtre plus conven-

tionnel que dans le théâtre franchement expérimental. Bien que toutes les nouvelles compagnies théâtrales ne s'y trouvent pas (le théâtre Blanc, par exemple), il nous est désormais possible de découvrir en quoi consiste le travail des Enfants terribles, du théâtre Ô Délire, de *Sortie de Secours*, du théâtre Bluff, d'Urbi et Orbi et de Brouhaha Danse, pour ne citer que ceux-là.

Ces présentations sont d'ailleurs suivies d'une « Enquête sur les conditions de production et de diffusion des compagnies de la relève », texte qui illustre la réalité parfois difficile de ces jeunes troupes à la recherche d'un public. Puis, quelques productions sont analysées, dont « Tonalités » du Théâtre Pluriel et « Et Vlan ! dans la gueule... » du Groupe Audubon. Enfin, on trouvera les chroniques habituelles, dont « Persona », où il est question de Raymond Devos.



▼ MONOLOGUES

Presque tout Sol
Marc FAVREAU
Stanké, Montréal,
1996, 462 p.

Sous ce titre sont réunis les cinq premiers recueils des monologues de Sol, deux monologues inédits, un texte pour enfants et une entrevue de Favreau par lui-même. Si, à l'encontre de Clémence DesRochers qui elle aussi a publié récemment l'ensemble de son œuvre, cet ouvrage n'est pas intitulé *Tout Sol*, c'est que pour Favreau,

un tel titre indiquerait faussement la fin de la création. En effet, même après presque quarante ans de cohabitation intellectuelle avec l'auguste, Favreau avoue qu'il n'est pas encore disposé à mettre Sol de côté. Véhicule privilégié, ce dernier lui permet de discourir sur n'importe quel sujet sans avoir l'air moralisateur.

La réunion, en un seul ouvrage, de l'ensemble des textes de Favreau, outre son aspect pratique, comporte l'avantage de permettre une meilleure vision de l'évolution de cette œuvre particulière. Ainsi, malgré le soin

Un numéro qu'il faut se procurer, il va sans dire, pour tous ceux qui s'intéressent à la relève du théâtre québécois et à ce qu'elle a d'hybride, de stimulant... et d'étrange.

CHRISTIANE LAHAIE

▼ ROMANS

Le médaillon dérobé
Louise SIMARD
XYZ éditeur, Montréal,
1996, 324 p.

Le médaillon dérobé raconte l'histoire tragique d'une jeune campagnarde qui, à la fin du XIX^e siècle, s'installe à la ville pour y faire une carrière de journaliste. Après s'être butée à moult difficultés inhérentes au milieu et à l'époque, Pauline obtient un emploi à *La Presse* de Montréal. Dans ses loisirs, la journaliste fréquente les membres de l'École littéraire de Montréal, dont Charles Campbell, qui devient rapidement son amant, puis son mari. Poète et peintre, Charles jouit d'une réputation enviable dans le milieu des artistes ; dans la vie privée, il se révèle cependant exécrable, irresponsable et dépravé. Cette relation n'est donc qu'une longue suite de ruptures et de réconciliations, au bout de laquelle Françoise devient enceinte. Incapable d'assumer la responsabilité paternelle, Charles déguerpit le jour de la naissance de son fils ; Françoise, qui a quitté

qu'il prend à la camoufler dans les replis de son manteau, on peut percevoir, au fil des monologues, l'émergence d'une certaine maturité qui, si elle n'affecte pas le comportement d'un Sol toujours aussi naïf, prend pied à travers une vision de plus en plus philosophique et universelle. Mais, en fin de compte, que Sol ait changé ou non ne diminue en rien l'immense plaisir qu'il sait susciter tout autant chez ses lecteurs que chez ses spectateurs et, s'il est un achat à faire ces temps-ci, c'est bien celui de *Presque tout Sol*.

CAROLINE GARAND



son emploi de journaliste pour mieux remplir son rôle de mère, se retrouve alors dans la rue et sans le sou.

Voilà le roman d'une femme naïve et vulnérable qui arrive à traverser la vie en se fabriquant une carapace qui lui donne une apparence de hardiesse et de force peu communes. Pour en convaincre le lecteur, Louise Simard accumule les parallélismes entre, d'une part, des situations où son héroïne fait preuve d'effronterie et de courage, et, d'autre part, de longs paragraphes d'introspection où le narrateur, omniscient, décortique l'âme fragile et déchirée de Françoise.

Si l'auteure racontait vraiment l'histoire de Gaétane de Montreuil, pseudonyme de Georgiana Bélanger, pionnière du journalisme féminin au Québec, femme de Charles Gill, l'intérêt viendrait sûrement : ces femmes du tournant du siècle sont fort peu et fort mal connues et il est temps d'entreprendre des recherches sérieuses afin d'éclairer ce pan de notre histoire littéraire. Mais Simard se défend bien de parler de personnes qui ont véritablement existé. Le texte, balisé par des repères historiques, présente des personnes comme Louis Fréchette et Émile Nelligan, décrit l'École littéraire de Montréal, se fonde sur une histoire vraie, mais il faut le lire comme une fiction, ce qui excuse l'auteure de toutes les erreurs et de tous les anachronismes qu'elle commet. Par exemple, Louise Simard présente Robertine Barry, la véritable journaliste de *La Patrie*,

en empruntant la description d'une autre journaliste de la même époque, Joséphine Marchand.

Malgré des maladroites de tous ordres, le texte laisse cependant voir qu'il s'appuie sur une documentation importante et sur un travail de recherche sérieux. Est-ce par excès d'honnêteté ou par manque de courage que l'auteure ne nous fait pas partager ses découvertes ? La recherche en littérature québécoise a besoin de ce genre d'articles qui remettent en contexte le travail des premières femmes journalistes, qui redonnent une identité à des femmes que l'histoire a jusqu'à maintenant négligées. La littérature n'a que faire des mauvais manes.

ANNE CARRIER



La marquise ensanglantée
Anne DANDURAND
XYZ éditeur, Montréal,
1996, 112 p.

L'intrigue de *La marquise ensanglantée*, d'Anne Dandurand, a toutes les caractéristiques d'un récit d'enquête classique. Un meurtre a été commis la soir de la première d'un collage de courtes pièces de Tennessee Williams : un des acteurs meurt en pleine action. Comme par hasard, le détective Marc Mongeau, un personnage excentrique et solitaire conçu sur mesure pour jouer les enquêteurs futés et têtus, assiste au spectacle et se retrouve par la force des choses en charge de l'enquête. Il n'empêchera pas deux autres crimes d'être perpétrés, mais élucidera éventuellement

l'énigme, non sans le secours de quelques-uns des principaux intéressés.

Le petit monde du théâtre recèle une mine de personnages exotiques et tous plus ou moins suspects, dans laquelle Dandurand puise abondamment. Il y a d'abord Boris Ivanchiu, l'exécrable metteur en scène qui mène la vie dure à ses comédiens et que tous détestent cordialement — non sans raison. Suivent Jeanne Couteau, la talentueuse incon nue, remplaçant à pied levé Tess Oriflamme, la star disparue sans laisser d'adresse à quelques jours de la première, Jocelyne Wagner, la *prima donna* imbue d'elle-même, Nick Hamel, comédien cocainomane, Simon Etcheverry, première victime, et l'habilleuse discrète mais efficace.

L'action est rondement menée, les dialogues teintés d'une touche d'humour et les clins d'œil au monde du théâtre devraient plaire aux lecteurs. On sent d'ailleurs que ces portraits pas toujours flatteurs visent des personnes précises. À défaut de les identifier, on peut soupçonner Dandurand du crime de roman à clés.

GEORGES DESMEULES

Vie de Rosa
François BARCELO
Libre Expression,
Montréal, 1996, 562 p.

Depuis ses débuts romanesques, avec *Agénor...*, *La tribu* et *Ville-Dieu* au début des années quatre-vingts, François Barcelo a signé une œuvre que le public et la critique ont immédiatement reconnue pour son originalité.

Dans son plus récent roman, *Vie de Rosa*, Barcelo renoue avec la richesse de son projet d'écriture initial et ne manque pas, comme il l'avait fait dans ses romans nomades, de cultiver l'art du rebondissement en écorchant de nombreuses idées reçues ou institutions sociales.

Vie de Rosa s'amorce à Saints-Anges-des-Monts, un village côtier d'une probable Gaspésie en temps de guerre, dont le nom (anges et démons)

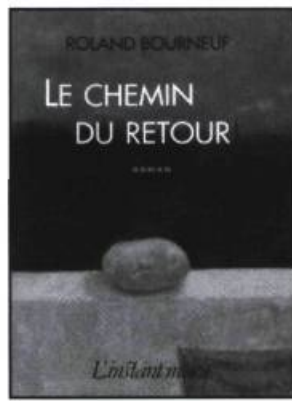
est en lui-même annonciateur des combats que devra mener son héroïne. Un matin, Rosa, fille de pêcheur, se rend à l'église servir la messe. Son trajet habituel — la plage — la mettra en face de son destin : la rencontre d'un « ange » casqué lui vaudra un enfant illégitime dont elle entendra conserver la garde. Toutefois, Rosa devra fuir son village où l'envahisseur n'est pas nécessairement les troupes ennemies. Commence alors pour la jeune femme un trajet des plus tortueux, qui la mènera du bordel au couvent, de la pauvreté à la richesse, en passant par l'usine de munitions, puis à Scylla qui, avec Barcelo, n'est jamais loin de Charybde. Mais ce roman n'est pas fait que d'épreuves et de malheurs : le lecteur trouvera aussi occasion de s'attendrir et de s'amuser devant la galerie de personnages (religieuses, soldats, politiques, prostituées, veuve joyeuse, et bien d'autres) dont Barcelo ne manque pas, avec humour, d'exposer les travers. L'auteur étale avec verve la vie de nouveaux personnages (même secondaires) dans des passages parfois fort longs (le chapitre sur le formidable menteur qu'est Melville Énard est, en ce sens, un bijou d'écriture). À cet égard, Barcelo peut rappeler García Márquez dans son habileté à imaginer et à raconter des histoires touffues, riches en personnages et en rebondissements, à entraîner, avec plaisir semble-t-il, le lecteur dans des détours où il lui montre avec malice les mœurs profondes d'une époque pas si éloignée qu'il voudrait bien le croire.

Avec cette excellente saga qu'est *Vie de Rosa*, Barcelo prouve hors de tout doute qu'il est maintenant au sommet de son art.

CLAUDE GRÉGOIRE

Le chemin du retour
Roland BOURNEUF
L'instant même, Québec,
1996, 238 p.

Avec le roman *Le chemin du retour*, Roland Bourneuf livre les confessions de Louis-Édouard Dubuc, un



Français qui vit les bouleversements de notre siècle, depuis la Première Grande Guerre jusqu'aux événements de mai 1968. Ce personnage n'a pourtant été un acteur marquant dans aucun de ces grands moments de l'histoire contemporaine, mais un simple figurant, à la fois lucide et désemparé, dont le principal talent consiste en son endurance à l'ennui. Ce fils cadet de famille bourgeoise, aux talents limités, passe ainsi par quelques métiers subalternes avant d'être enrôlé lors de la Seconde Guerre mondiale, uniquement pour être fait prisonnier. À l'instar de la France soumise, il passera la guerre en captivité. À la libération, il retrouve ses habitudes, mais ne se découvre un but que bien tard dans sa vie, alors qu'on lui confie un poste de garde-champêtre.

Ce récit où il ne se passe finalement que peu de choses possède cependant un attrait certain. La narration au je et le thème de l'enfermement contribuent à l'installation d'une atmosphère trouble dans laquelle les émotions mal dissimulées du héros génèrent une véritable angoisse. De plus, en cherchant à combler son désœuvrement par la rédaction de ses mémoires, Dubuc réfléchit non seulement sur la vacuité de son existence, mais également sur la forme même de l'autobiographie. En effet, le personnage-scripteur se regarde écrire, avoue ses doutes, ses hésitations en s'interrogeant sur la nature de son entreprise réflexive : qu'est-ce que raconter ? que doit-on dire pour livrer l'essentiel de soi ? Bref,

ce roman sert, dans une prose remarquable de concision, une belle réflexion sur l'art de la narration.

GEORGES DESMEULES

Le grand détour
Marie-Danielle CROTEAU
La courte échelle, Montréal,
(« Roman 16-96 »)
1996, 223 p.

Les romans de Marie-Danielle Croteau ne laissent personne indifférent tant la romancière maîtrise l'art d'émouvoir le lecteur. L'intrigue de son dernier roman, *Le grand détour*, son premier dans la nouvelle collection « Roman 16-96 », à *La courte échelle*, s'amorce en Afrique en 1958, mais est racontée en une longue analepse, vingt ans plus tard. Kristina Olsen, fillette d'une douzaine d'années, apprend un jour, de la bouche de sa mère éplorée, la mort de son père adoré, un anthropologue suédois de grande renommée, spécialiste des pygmées, dont la pirogue a été retrouvée en bordure d'une rivière, au nord-ouest de l'ancien Congo belge. Cette disparition tragique, suivie, bientôt, de l'indépendance du Congo, force la famille à rentrer à Montréal où Kristina, la narratrice, devenue, après un saut dans le temps, gardienne au musée des Beaux-Arts, s'ennuie en menant une existence de somnambule, un peu à la manière d'« une plante déracinée qui s'étiole. Sans rien demander, sans rien attendre, laissant le temps s'écouler, vide, inutile » (quatrième de couverture). Jusqu'au jour où, forcée de se réfugier dans le hall du Ritz, en raison d'une violente tempête, elle remarque un jeune étranger occupé à lire nerveusement un journal. Elle le revoit au musée, quelques heures plus tard. Ils échangent autour d'un instrument de musique africain qui y est exposé, ce qui amène l'inconnu à demander une adresse que Kristina griffonne sur un papier que lui a présenté le jeune homme. La narratrice est bouleversée, car elle croit avoir reconnu une page des nombreux cahiers

que son père a colligés au cours de sa carrière. Intriguée, elle accepte de revoir le visiteur mais, le lendemain, incommodée par une forte fièvre, elle ne peut se présenter au rendez-vous. Qu'à cela ne tienne ! Elle décide, vingt ans après la disparition de son père, de partir pour l'Afrique pour tenter d'élucider le mystère. Elle renoue ainsi avec son passé et, après un voyage rempli de péripéties qui l'amène presque au bout de la civilisation, elle retrouve l'objet de sa quête que l'épouse, sa propre mère, avait chassé parce qu'il entretenait une relation avec une Noire. Kristina pardonne (trop rapidement peut-être) à son père à qui elle succède, finalement, à la tête d'une riche plantation de café, qu'elle transforme en vraie coopérative, avant de revenir au pays.

L'intrigue, tout en douceur et en nuance, est menée avec assurance par une narratrice attachante qui sait communiquer ses états d'âme et ses émotions dans une langue d'une grande intensité, remplie d'images et de métaphores. Le passé qui l'obsède est évoqué avec réalisme, ce qui ajoute à l'intérêt du roman. Ce n'est qu'au terme d'un « grand détour » qu'elle peut finalement entreprendre l'écriture de sa propre histoire dans laquelle « il y aurait beaucoup d'espace, [...] de vent, [d']jailles et de [...] musique » (p. 223). Libérée de ce passé tragique qui l'a jusque-là obsédée, elle peut enfin aspirer à la libération et à l'amour.

AURÉLIEN BOVIN

Le livre de Saphir
Georges SINOÛÉ
Denoël, Paris,
1996, 435 p.

Qu'ont en commun un juif, un musulman et un chrétien ? Une vision théologique monothéiste direz-vous. Certes, mais encore ? Un même point de départ peut-être. Quoi qu'il en soit, tout, aujourd'hui, semble séparer ces trois religions. Georges Sinoué, dans son dernier roman qui se déroule à la fin du quinzième siècle en

Espagne, au temps de l'Inquisition, raconte l'histoire de trois érudits de religions diverses : un juif, le rabbin Ezra, un musulman, Cheik Aben Serrag, et un chrétien, Gabriel Vargas. Tous trois sont sur la piste d'un mystérieux Livre de Saphir censé contenir la parole de Dieu.

Un ami commun, un théologien de premier ordre, leur a légué, sous forme de cryptogramme, un itinéraire à suivre pour retrouver le livre sacré. Ce cryptogramme fait appel à toutes leurs facultés de déduction et à leurs connaissances des textes sacrés. Mais l'Inquisiteur général a vent de ce cryptogramme et y voit un complot contre l'Église. Il demande alors à une amie de la reine Isabelle de suivre ce groupe jusqu'au fameux livre. Il s'ensuit alors un fascinant périple à travers une Espagne déchirée en voie de devenir unie, par la force, et chrétienne.

Georges Sinoué fait preuve d'une érudition et d'un talent de conteur hors pair pour nous plonger au cœur d'un contexte historique trouble teinté de fantastique. Le lecteur, tout en s'instruisant, partage avec un rare bonheur ce périple initiatique, menant vers Dieu et vers la tolérance, rejoignant ainsi le cheminement spirituel des trois personnages principaux. Le style est plaisant et accessible, quoique parfois un peu cérémonieux.

Le Livre de Saphir est une valeur sûre. Le paysage littéraire populaire des dernières années peut parfois sembler narcissique ou trop se tourner vers les histoires de « *serial killer* ». Georges Sinoué nous offre une histoire fascinante, tournée vers une recherche de la spiritualité qui prône l'abolition des frontières entre les religions sans pour autant tomber dans le roman à thèse. Sa démonstration est convaincante et son propos original. Tour de force réussi, sans personnage de tueur en série désaxé dont le rôle est de tenir le lecteur en haleine.

RICARDO CODINA ET KATIA GARRIDO

Sud
Alain GAGNON
La pleine lune, Montréal,
1995, 165 p.

Sud est, à coup sûr, l'œuvre la plus réussie du prolifique Alain Gagnon. L'intrigue met en scène trois personnages du quotidien. Il y a d'abord Job, un chauffeur de taxi montréalais, qui, après avoir découvert le Sud des États-Unis dans un roman aux pages écornées qu'un client a oublié sur la banquette de sa voiture taxi, lit tous les auteurs américains qui ont imaginé le Sud. Il en est si imprégné qu'il en vient à immigrer avec sa femme à Atlanta, où il devient chauffeur de l'homme d'affaires Bo Fowler, personnage excentrique, marginal et un peu fou, qu'il conduit, tous les mercredis, chez Tempre, une prostituée non moins excentrique et particulièrement, avec qui il partage quelques heures d'intimité sous la surveillance de Job, transformé en voyeur. Avec ces trois personnages errant sur les routes du Sud pour satisfaire un rêve quelconque dans ce Nouveau Monde utopique, fragmenté, à l'image de la ville qui a joué un rôle important lors de la guerre de Sécession, lieu mythique d'une scission entre le Nord et le Sud, se côtoient la mort et la vie, la violence et la tendresse, la haine et l'amour. Réunis par le hasard, ces personnages sont séparés par le destin : Job est rapatrié au Québec où il est emprisonné pour le meurtre d'une jeune femme ; Bo disparaît sur les plages de la Californie, non loin de l'endroit où le père de Tempre a été assassiné, puis enterré. Bo a toutefois laissé des traces puisque Tempre, solidement ancrée dans son Sud natal, contrairement aux deux autres, des Nordistes, découvre ses écrits qu'elle livre en vrac au lecteur et entretient une correspondance avec lui et avec Job, servant ainsi de lien entre ces deux exilés en quête d'un ailleurs meilleur. Ces personnages ne font finalement qu'un, car ils s'habitent l'un l'autre. Le Nord rejoint donc le Sud.

Avec *Sud*, Alain Gagnon s'inscrit dans le courant moderne de la littérature de l'errance et de l'utopie qui marque d'une façon récurrente l'imaginaire des écrivains tant américains que québécois. Que l'on pense à Jacques Godbout, à Jacques Poulin, à Victor-Lévy Beaulieu, à Louis Caron, à Pierre Turgeon, à Gabrielle Roy et, plus près de nous encore, à Monique Larue et à Lise Tremblay, attirés par le mirage américain et par la démesure du vaste continent.

L'errance de Gagnon est décrite dans une prose de qualité, qui traduit les humeurs, désirs, émotions et déceptions des trois personnages assumant à tour de rôle la narration. Ces narrateurs ont chacun leur style, leur écriture propre. Quant à leur imaginaire, il trahit la difficulté de chacun de s'ouvrir et de s'adapter à l'espace de ce vaste continent où les personnages sont, finalement, perdus, condamnés à errer. Quel avenir espèrent-ils ? Il est bien difficile de le préciser car *Sud* me semble sombrer dans le pessimisme, le même qui hante les œuvres modernes de la jeune génération qui cherche, dans l'errance, réponse à son questionnement existentiel.

AURÉLIEN BOIVIN

Zombie blues
Stanley PÉAN
La courte échelle,
Montréal, 1996, 285 p.

Dès les premières lignes du roman de Stanley Péan, on pénètre dans un monde envoûtant où les forces des ténèbres rivalisent avec les puissances diurnes : « Le crépuscule donne à Port-au-Prince des airs de bête blessée sur laquelle les ténèbres s'abatent telle une volée de vautours. Dans une débâcle sanglante, le soir renverse le jour ». Personne ne peut prévoir qui sera le vainqueur de cet éternel combat parce que personne ne connaît l'origine des images qui hantent Gabriel depuis l'enfance. Jour et nuit, des cris percent le voile embué de sa conscience, des

visions hallucinantes et des délires de plus en plus fréquents l'assaillent sans qu'un sens quelconque se dégage de cette mosaïque mentale.

Longtemps, Gabriel exorcise ses démons par l'entremise de sa trompette. Mais voilà, le jazz, la boisson et l'atmosphère trouble des boîtes de nuit ne parviennent plus à traduire cette rumeur sourde qui monte en lui depuis toujours. Même Laura, un amour d'enfance inavouable, semble incapable d'enrayer l'influence de cette voix sur Gabriel. Qui est donc ce double au visage cireux et aux yeux écarlates ? Le temps presse, l'emprise de l'autre D'ArqueAngel croît chaque minute de façon dangereuse ; plus de place pour deux. Pendant que l'Afrique ancestrale emprunte l'air de ses hoquets chagrins, Barthélemin Minville œuvre en secret pour reprendre le contrôle d'Haïti. Parviendra-t-il à ses fins ?

Zombie blues est un roman « lancinant composé de petites phrases décousues répétées inlassablement » qui ensorcelle le lecteur pour le maintenir dans cet univers fantastique où présent et passé interagissent de façon irrémédiable. Plus aucune certitude n'existe et le rationnel n'est d'aucun secours pour prévenir le trouble qui s'immisce dans notre esprit tout au long de la lecture. Ce roman est beaucoup plus que la transposition romanesque de l'histoire récente d'Haïti, c'est pourquoi l'auteur ne se trompe pas lorsqu'il affirme que « l'essentiel de ce roman demeure purement fictif ». Avec une puissance évocatrice hors du commun, cette aventure ambiguë ouvre la porte sur un univers où la culture africaine occupe une place de choix.

LUCIE ARSENAULT

Pâques à Miami
Claude JASMIN
Lancôt Éditeur,
Montréal, 1996, 238 p.

Un grand barbouilleur de décors pour la télévision a parcouru un itinéraire où le faux tous azimuts s'inscrit

comme sa seule vraie marque de commerce. Le personnage principal autour duquel gravite la faune ubuesque de *Pâques à Miami* entraîne effectivement le lecteur sur un chemin qui ressemble à n'en pas douter à un calvaire. Le faussaire, qui ira se réfugier chez son oncle résidant au Sunshine Mobile Homes en Floride, récupère au passage son paternel hospitalisé pour lui faire subir un « virage ambulatoire » qui n'a rien de banal. Sorte de chemin de croix aux multiples stations les unes plus surprenantes que les autres, ce « roman-roman » offre le spectacle de Madeleines secourantes et plaignardes, d'une « sainte mère » miraculeuse mais loin d'être vierge et, bien entendu, une cour de miracles non moins accablante où élopés de tous horizons grimacent à qui mieux mieux.

Écrite sous la forme d'un journal s'échelonnant d'une semaine sainte à une autre, l'histoire reprend des thèmes chers à l'auteur de *Le petite patrie*. Le passé coloré de la tribu familiale, le présent aux contours tragico-comiques, la toile de fond du quartier Villeray, le décor plaqué et québécois du Petit-Québec *made in Florida*, toute cette imagerie populaire, un peu grosse certes mais combien criante en même temps de réalisme, égaie en un sens le parcours douloureux des personnages. La langue verveuse, « sacrament » journalière et concrète, classe le récit dans le rayon des ouvrages qui feront saliver les ethnographes de la littérature en quête de spécimens éloquents.

YVON BELLEMARE

Les Cahiers
d'Isabelle Forest
Sylvie CHAPUT
L'Instant même,
Québec,
1996, 296 p.

cela qu'on est convoqué avec *Les cahiers d'Isabelle Forest*, de Sylvie Chaput, qui présente un tableau extrêmement bien documenté de la vie artistique, culturelle et politique des décennies 1830 et 1840. Encadré, donc, par les principaux événements socio-politiques qui ont marqué l'époque, le « roman » met en scène une supposée nièce et fille adoptive du peintre Joseph Légaré qui l'initie aux diverses facettes de son art. Bientôt, autour d'un incident cocasse, Isabelle se sent attirée par nul autre que Philippe Aubert de Gaspé fils qui, pour se venger du député Edmund O'Callaghan, avait déposé de l'assa-foetida (sorte de résine à l'odeur fétide) sur le poêle d'entrée de la Chambre d'assemblée, à Québec. Elle suit le cheminement du jeune homme, prend connaissance de son roman, *L'influence d'un livre*, que la critique ignore presque. Cette indifférence à l'égard du premier roman canadien de langue française entraîne le romancier dans la neurasthénie, la drogue et la mort.

Formés d'un collage — assez habile, faut-il préciser — de documents historiques que l'on retrouve dans les romans semblables, *Les cahiers d'Isabelle Forest* forment une intrigue inattendue et originale, bien que mince et peu convaincante, plutôt cérébrale, fondée sur la devise « *Fac fixum volatile* » des alchimistes, en

référence directe au roman de Philippe. La tentative de Sylvie Chaput d'animer la figure un peu méconnue de Philippe tient de la lutte entre le « solide » et l'« inconsistant » !

Le lecteur a par ailleurs droit à des cours d'histoire, de peinture, de lithographie, qui confèrent à l'ensemble un ton didactique dérangeant. De même, Isabelle tient à l'occasion un discours féministe peu approprié pour l'époque et s'étend sur l'avenir plutôt sombre des lettres canadiennes dans un pays soumis au joug de l'Union. L'intéressant épilogue qui clôt le roman a heureusement dissipé mes réserves, comme les propos sur l'art, la peinture et le pittoresque, la politique, la littérature, quand ils n'étaient pas pédants. Son analyse de *L'influence d'un livre* demeure fort perspicace et s'éloigne de la critique traditionnelle. Enfin, il convient de souligner l'écriture souple et agréable de Sylvie Chaput, qui manifeste un métier sûr en ce domaine.

GILLES DORION

Lila dit ça
CHIMO
Plon, Paris,
1996, 174 p.

Petit brûlot que ce roman simplement signé Chimo ! On aura beau chercher dans le tout-Paris qui est cet écrivain se cachant derrière ce nom de plume — mais est-ce vraiment un nom de plume ou plutôt le sobriquet d'un adolescent comme on en rencontre si fréquemment ? — que cela n'ajoutera rien à la force et à la beauté de ce livre.

Voici l'histoire toute simple d'un jeune homme de 19 ans et d'une adolescente de 16 ans qui habitent tous deux dans un HLM de la banlieue parisienne, une banlieue difficile et métissée où la pauvreté est le lot de ces locataires.

Le sentiment qu'ils ont l'un pour l'autre garde encore toute l'ambiguïté nécessaire pour nous laisser croire que leur amour sera éternel,

qu'une fin heureuse viendra sceller leurs fréquentations discrètes car, dans ce milieu, il est difficile d'afficher ses sentiments. Lila, plus délurée que Chimo, l'initie à la découverte de la sensualité, voire de la sexualité. Ce dernier est littéralement subjugué par cette jeune fille blonde que les copains regardent avec concupiscence, mais à qui Chimo se garde bien d'avouer la passion. Il tient son journal qu'il écrit avec une telle fébrilité que nous, lecteurs, sommes saisis de plein fouet par l'urgence de cette écriture, la beauté des images et la force de l'expression. Rien dans ce roman n'est superflu tant nous sommes portés par une onde de choc qui passe directement de l'auteur au texte avec une telle vivacité que l'on doute qu'il y ait eu quelques révisions que ce soient avant la parution : « Même à la marier Lila je me suis rêvé, je dis rêvé parce que c'est la pauvreté ma copine, même pas quatre francs pour acheter une fleur alors une alliance, une robe en plus un voyage, un appart et du miel pour la lune, tout ça c'est comme un feuilleton télé » (p. 75).

Manuscrit déposé en consigne chez un avocat qui a abouti sur votre table de lecture, *Lila dit ça* est un grand souffle d'amour que vous recevez en plein visage.

ROGER CHAMBERLAND

Le ventre en tête
Marie AUGER
XYZ éditeur, Montréal,
1996, 175 p. (Collection
Romanichels)

On a dit beaucoup de bien de ce roman signé par Marie Auger qui, en fait, est un nom d'emprunt d'un homme. L'anecdote première de ce roman est le désir immodéré d'une femme qui veut avoir un enfant à tout prix. Elle essaiera tout, littéralement tout ce qui est possible et imaginable pour venir à bout de son obsession. Inutile de vous préciser le type de tentatives qu'elle essaiera pour obtenir ce qu'elle veut car ce serait vous dévoiler ce qui



N'écrit pas un roman qui veut. Ni un roman dit « historique ». C'est pourtant à

constitue l'un des attraits de ce petit roman. D'essais en essais, de déceptions en déceptions, elle tentera de se suicider avant de porter un grand coup dont je vous laisse le soin de deviner la nature et la portée. Aura-t-elle ou n'aura-t-elle pas cet enfant, seules les dernières pages vous le diront ? Sauf que, il y a plus de 170 pages qui précèdent la finale et l'on finit par se lasser par la répétition de ce leitmotiv « Je veux un enfant. Je veux un enfant », repris sur tous les tons et expérimenté de toutes les manières, des plus simples aux plus osées, voire des plus incongrues.

Une fois surmonté cet agacement, on se délecte de ce roman éclectique à souhait qui renvoie à Ducharme et à son art du calembour du style « Le 14 février, c'est la Saint-Va-t'en loin », mais aussi à Anne Hébert et Marie-Claire Blais desquelles se réclame l'auteure. Ce roman noue avec un heureux bonheur l'humour et la folie, une folie douce autour d'une maternité non réalisée mais combien obsédante. L'auteur s'en donne à cœur joie dans une écriture débordante et foisonnante d'images tout aussi subtiles que loufoques : « J'ai le ventre vide comme une église désertée par les bonnes gens et les bons gènes. Dans mon ventre, caché dans un organe, un orgue. Je suis une église. Je vais me donner de bons coups de couteau et ça va faire de beaux vitraux. Rouges rouges » (p. 126). Ce roman écrit au je nous entraîne dans un univers singulier qui dédramatise la question de l'enfantement pour en faire une quête d'identité puisque l'héroïne ne peut taire son obsession comme le lecteur ne peut clore ce récit sans en terminer la lecture jusqu'au bout.

LUCILLE ANGERS



▼ THÉÂTRE

Appelle-moi
Élizabeth BOURGET
VLB éditeur
Montréal, 1996, 95 p.

Elle et Lui, deux solitudes qui veulent se rompre ; et pourquoi pas par la médiation d'une petite annonce ? L'aventure naît, le plaisir et la tendresse tissent des liens, mais les esquives et les faux-fuyants sont aussi de la partie, une rupture intervient après six mois, puis une rencontre fortuite fournit l'occasion aux souvenirs de revenir en force. La fiction de ce théâtre intime se situe à ce moment.

Le discours intérieur de l'un ressuscite le passé et s'entrecroise constamment avec le soliloque de l'autre ; ces souvenirs en contrepoint reconstituent ainsi une forme dialogique ingénieuse réactivant devant nos yeux des épisodes charnières de la vie affective de ce couple à l'équilibre précaire. L'écriture est originale par cette juxtaposition de monologues marquant déjà la distance entre les personnages mais qui se trouve abolie par l'alternance des fragments de souvenirs de l'un et l'autre. Cette modalité d'écriture calque le chassé-croisé des cœurs et des corps.

Ce questionnement intervient avec à-propos dans la carte du tendre des années actuelles. Comment concilier l'attraction de l'autre avec la préservation de son espace personnel ? Le besoin de partage et son précieux quant-à-soi ? La tentation de l'amour et son esprit d'indépendance ? Le sous-texte de la pièce circule bien dans cet univers du non-verbal des dérivés internes, des sursauts de fierté, des constants malentendus qui cristallisent une vision faussée de l'autre, des hésitations constantes du cœur qui valse de manière eupho-

rique puis tangué dans un pas de danse incertain. Les strates du passé s'accumulent par glissements progressifs ; des mots ne rendent pas justice aux sentiments, des malentendus naissent, sexe et cœur se disputent un territoire, la problématique s'installe sur l'insaisissable notion de l'amour souhaité et redouté, sur l'autre qui nous échappe ou que l'on voudrait remodeler.

Élizabeth Bourget réussit habilement son pari annoncé par une citation de Madeleine 1 du *Vrai monde ?* de Michel Tremblay placée en épigraphe : « J'connais rien au théâtre, mais chus sûre que ça serait pas mal difficile de faire ça, une tempête dans une tête ! » La pièce fait souvent référence à *La dolce vita* de Fellini et à la musique accompagnatrice de Nino Rota ; les quelques points de convergence se situent peut-être dans un certain climat de malentendus, entre ces êtres anonymes qui, en dehors des passages où les corps exultent, ne réussissent pas vraiment à se rejoindre.

GILLES GIRARD

Les divines
Denise BOUCHER
Gisèle SALLIN (prés. par)
Les herbes rouges/ théâtre,
Montréal, 1996, 99 p.

Après l'impact fracassant de la tonifiante et scandaleuse pièce poétique *Les fées ont soif* en 1978, Denise Boucher a délaissé le théâtre, si ce n'est de *Jézabel* en 1987, histoire d'une reine biblique contestatrice et pourfendeuse de mythes. Dans cette filiation de femmes occupant tout l'espace de leur être, elle revient au théâtre cette fois avec une mère dont l'appétit de vivre est immense comme la vie elle-même et dont l'histoire est racontée par fragments par ses sept filles qui y entremêlent le fil de leur propre destin. Cette mère d'exception secondée par un époux débordant d'amour pour elle et leurs enfants a conjugué la volonté de leur couple vers des objectifs d'éducation : « vous laver de vos doutes [...], mettre de la lumière sur vos fronts », faire sourdre en leurs filles leurs qualités de « divines ».

Campées devant le fleuve qui donne toute son extension à leurs souvenirs et à leurs rêves, ces sept femmes âgées de 38 à 60 ans évoquent la mère absente, la ressuscitent dans sa fantaisie, son éternelle curiosité, sa ferveur enthousiaste, ses rêves démesurés, ses amours, ses paradoxes, son ancrage au plus précieux de la vie, son appropriation de sa mort. Chacune brosse aussi une esquisse de son autoportrait : Mai, psychiatre défiant l'autorité ; Léonie, urbaniste qui considère la ville comme une partition musicale à faire vibrer ; Marie, journaliste attentive aux faits ; Madeleine, peintre-sculpteur créant sa féminité ; les talents de Josée, avocate, pour tout transformer en fric ; Rose, la consultante qui désire organiser et régir ; Simone, jardinière et ex-terroriste longtemps tapie dans la clandestinité



parce qu'elle a voulu « faire tourner l'histoire ». Toutes portent au cœur le sceau gravé par cette mère qui a toujours su se griser de tout : « la vie est belle quand nous la faisons ».

La structure formelle n'est pas toujours à la hauteur de la thématique. Il n'est pas facile de construire un personnage central absent, capté seulement par la médiation de mots prégnants de souvenirs. La multiplicité des personnages présents et évoqués ne permet pas non plus de les étoffer suffisamment. Mais, cette mort en attente qui se glisse dans le sous-texte des personnages n'en confère pas moins à la pièce des allures de rituel d'apprivoisement de la mort de « la mère de toutes les tempêtes ».

GILLES GIRARD